

EXCELSIOR

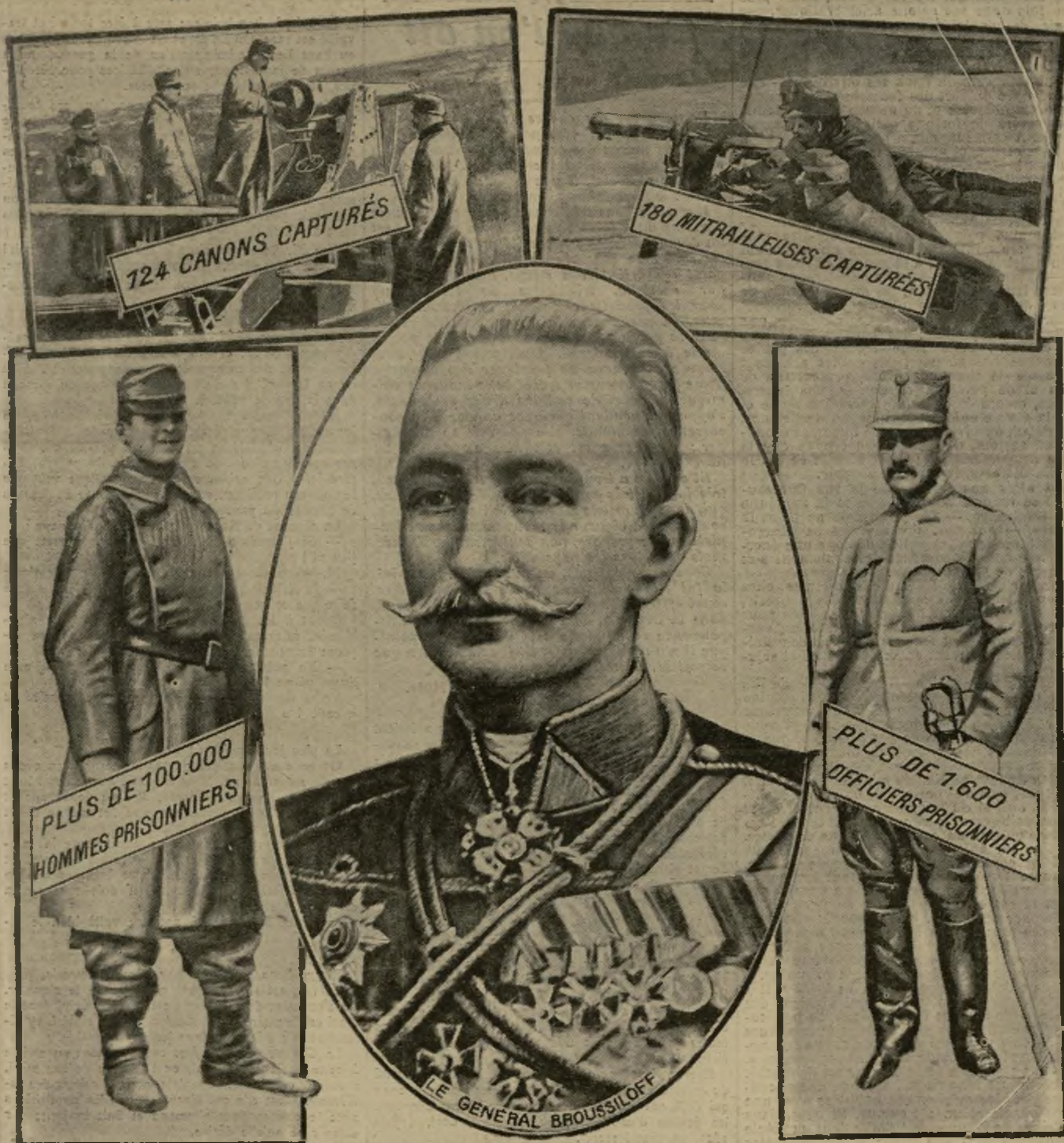
Journal Illustré Quotidien

Abonnements (au 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
Paris: Un An: 36 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
En l'absence sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats sont acceptés et sont payés.

• Le plus court récit m'en dit plus long qu'un long rapport • (NARCISSON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresses toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
89, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 51-14, 51-45
adresse télégraphique: EXCEL PARIS

UN BILAN GRANDIOSE. -- LES RUSSES VONT DE SUCCÈS EN SUCCÈS



Le général Broussiloff est le grand héros du jour, le triomphateur qui, en ce moment, venge la Russie du dédain de ses ennemis et de la morgue avec laquelle Allemands et Autrichiens considéraient le colosse slave enfin réveillé. La vaillance de nos alliés nous permet aujourd'hui d'établir l'éloquent tableau de leurs immenses succès, réalisés en six jours par une admirable manœuvre.

A l'heure où paraîtront ces lignes, il est fort probable que les chiffres spécifiés ci-dessus seront encore dépassés.

Un siècle de poupées

Une conférence exquise, légère, papillonnante, où tous les mots qui tombent de la bouche du conférencier se changent, comme chez la fanchon du conte de fées, en roses-pompons — vous avez deviné qu'il s'agit de Georges Cain et de sa causerie sur les ajustements féminins, — des danses rythmiques, allégres, cabriolantes, réglées et dansées par la si alerte et si spirituelle Mlle Charles, — oh! la grâce amusante et ambiguë de sa danse en crinoline! — des airs de douce mélancolie accompagnés sur la harpe; une exposition de poupées en habits du siècle révolu: voilà la fête charmante à laquelle nous convia l'Œuvre de l'Etoile, rue Chateaubriand.

Je ne sais si cette œuvre est suffisamment connue. Elle existait bien avant la guerre, et Jules Lemaitre, qui s'y intéressait, parla plus d'une fois dans ses salons aristocratiques.

Mais, depuis la guerre, l'Etoile a pris une extension au plutôt un rayonnement intense. Après s'être occupée, naturellement, des blessés et des réfugiés, — elle faisait travailler ceux-ci pour ceux-là dans ses ateliers, — elle s'est occupée du sort des femmes et des jeunes filles de la noblesse et du monde que les deuils et les revers de fortune obligeaient à gagner leur vie. A celles-là, elle a procuré du travail à domicile, et il faut admirer la lingerie fine, les échurpes brodées, les petits sacs, les abat-jour, les courbeilles, les napperons, les berceaux, les layettes confectionnés par les mains les plus blanches et les plus distinguées de Paris.

Mais il restait encore à soulager d'autres misères, moins poignantes mais peut-être plus brutales: les misères de celles qui n'avaient perdu ni leurs parents à la guerre, ni leurs rentes, — et pour cause, — qui avaient perdu simplement leur gagne-pain; les misères, enfin, de celles « qui ne sont pas intéressantes ».

Pour les ouvrières habituées aux ateliers, une solution péremptoire: les usines. Mais il y avait en outre cette frêle légion des petites bourgeoises besogneuses, des petites artistes: maîtresses de chant, de piano, professeurs de dessin et de peinture, danseuses, chanteuses, actrices, créatures de santé souvent délicate et à qui la guerre enlevait tout moyen d'existence.

Au début, on vivait encore de quelques économies et, surtout, d'illusions. On croyait que la guerre ne durerait pas; mais bientôt ce fut la gêne, la détresse, le secret désespoir.

C'est alors que l'œuvre de la rue Chateaubriand se montra admirable dans la personne de sa fondatrice, — j'ai promis de ne point le nommer, — qui prodigua à toutes sa générosité, centupla ses démarches, déploya une énergie et une activité comparables seulement aux ressources de son initiative.

Pour le monde du théâtre elle organisa, chez elle ou ailleurs, des spectacles, des concerts, des matinées dans les hôpitaux mondains pour amuser malades et blessés; elle créa un vestiaire où dans les defroques des grandes étoiles les petites trouvent encore paillettes et scintillements.

— Ah! si vous saviez, — me dit Mlle de R... tandis que son fin visage de cire s'illumine d'un sourire d'ardente bonté (nous voudrions la voir vêtue en chanoinesse), — ah! si vous saviez combien ce monde des planches, que je ne connaissais pas du tout, est touchant par sa discrétion, sa dignité et son esprit de corps! Combien de fois, au lieu de m'avouer sa misère, n'a-t-il pas préféré porter des objets au Mont-de-Piété, où j'ai dû aller bien souvent dégager de pauvres bijoux ou un violon... Et tenez, l'autre jour j'obtiens un cachet pour une danseuse. Quand je lui annonce la bonne nouvelle elle rougit de contentement, mais secoue la tête. Elle ne peut pas accepter, et il faut toute mon éloquence pour apprendre qu'elle a engagé son maillot et ses chaussons. Nous sommes allées les chercher ensemble. Elle a dansé; elle a eu un succès fou; eh bien! elle a tenu à me rembourser les frais de la reconnaissance, et à chaque nouveau cachet elle m'apporte une petite somme pour ses camarades moins fortunées.

Mais en dehors de ce monde du théâtre, il y a encore celles, nombreuses, qui vivaient des « à-côté » de l'art, de l'illumination, de la décoration des étoffes, des bijoux, de la pyrogravure et de ce cuir repoussé qu'un de mes amis appelait, dans une boutade, le « cuir repoussant ». Pour elles aussi il a fallu trouver un débouché. C'est alors que Mlle de R... a songé à leur confier des poupées qu'elles ont habillées avec une science exacte et un art exquis. Et c'est, dans les vitrines de l'œuvre de l'Etoile, tout un siècle en miniature qui défile devant vous: les belles indolentes du Directoire dans leurs fourreaux gracieux et leurs poignets écharpes, les Marie-Louise guindées avec leurs épaules tombantes, les Mimi-Pinson en bonnet et tablier de soie, les dames en châle et crinoline, puis les élégantes, du second Empire avec leur cha-

peau en mousseline et leurs parasols de poupée (c'est le cas de le dire), jusqu'aux robes à traine et manches à gigols qui clôturent le dix-neuvième siècle.

Certes, cette reconstitution de nos frivolités est charmante; mais, en dehors du travail procuré à tant de mains nécessitées, elle poursuit un but patriotique: tuer à jamais la poupée allemande. Car les poupées étaient, paraît-il, presque toutes un article *made in Boshery*. C'est notre goût, notre industrie que nous sauons, et si les poupées de cette exposition sont plutôt des joujoux pour grandes personnes, nos petites, qui ne se soucient guère du passé, trouveront bientôt des poupées à leur idée, avec des jupes aussi courtes que celles de leur mamau. Seulement, voilà: il faut aller les commander, il faut aller les acheter! Mais qui ne le voudrait, puisque, selon les paroles de Georges Cain, aujourd'hui les poupées elles-mêmes sont militarisées!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Dans l'ordre des choses de la foi, il y a ce que l'on a appelé « les petites religions », qui vivent en marge des grandes, qui réunissent la presque unanimité des croyants. Dans l'ordre politique et social, il y a aussi de petites religions: le libre-échange en est une.

Il y a des gens très convaincus pour lesquels l'axiome du « laissez faire, laissez passer » est un dogme. Même la nécessité pressante de lutter contre la concurrence allemande ne les a point convertis. Nous étions, avant la guerre, par exemple, tributaires de l'Allemagne pour les produits chimiques et pharmaceutiques, en partie pour la parfumerie, du moins pour la parfumerie « de synthèse », la parfumerie à bon marché. L'obligation où s'est trouvée la France de fabriquer des explosifs d'une façon intensive a créé cette industrie chimique. A l'abri de certains droits protecteurs, s'opposant pendant quelques années à la concurrence allemande, elle pourrait se développer; mais cela est contraire au dogme du libre-échange.

Et celui-ci a trouvé un avocat très convaincu, très habile, très ardent en M. Max Hoeschler, qui, dans un article récent de la Revue de Paris, combat avec vigueur le mouvement protectionniste qui se prépare, non seulement en France, mais dans tous les pays alliés.

Ceux qui n'ont pas, au même degré que lui, la foi libre-échangiste peuvent ne pas être aussi affirmatifs que lui. M. Herriot lui répond, dans la Dépêche, de Toulouse, « que de la dépendance économique à la dépendance politique il n'y a qu'un pas ». Et il semble bien que ce soit M. Herriot qui a raison.

Pierre Mille.

Il y a quelques mois, les « napoléophiles » étaient très émus par la nouvelle que venaient d'être retrouvés les papiers d'un nommé Darling, tapissier de son état, et qui vécut à Sainte-Hélène pendant quelques années, jusqu'à la mort de l'empereur.

Les documents Darling une fois « vidés » — et ils n'étaient pas sans intérêt — tous les historiens professionnels et amateurs attendirent que quelque révélation napoléonienne surgît: elle ne pouvait tarder et vient de se manifester.

On vient de découvrir, à Londres, des cahiers très épais, rédigés au jour le jour par le major Gorrequer, secrétaire militaire de Hudson Lowe, Gorrequer nota, avec une mémoire stupéfiante, dit-on, les moindres entretiens qu'il eut avec le César prisonnier. C'est par milliers que les détails nouveaux sur la vie du prisonnier dormiraient dans les liasses poussiéreuses.

Mais... (il y a un mais!) ...on assure que la Court of Chancery, à Londres, hésite à communiquer ces textes précieux pour une raison qui reste mystérieuse.

Il n'en faut pas moins pour exciter la curiosité du monde entier. Nous joignons nos vœux à ceux qui déjà ont été articulés pour que soient dénouées les ficelles d'une liasse où, paraît-il, dort, depuis 1821, un grand secret.

Les dimanche et lundi de Pentecôte, alors qu'il ne faisait... point chaud, les Parisiens n'en ont pas moins organisé des repas champêtres sur l'herbe fraîche, oh! très fraîche!

A l'entrée de l'avenue de Trianon, à l'orée des bois de Chaville, aux abords de la forêt de Vincennes, ce n'étaient que familles banquetant joyeusement en plein air, en pleine « flotte ». Et les petits restaurateurs voisins, qui espéraient que le mauvais temps leur amènerait des clients en quête d'un abri, n'en revenaient pas de la désinvolture avec laquelle les « Pentecôtiers » « faisaient trempette ».

Il est certain que les permissionnaires révolutionnent nos mœurs. Ce sont eux qui introduisent parmi nous le dédain très nouveau des intempéries. Dans tous les groupes qui « dégustaient » sous les arbres de la banlieue, il y avait des soldats. Et du moment que les uniformes bleu d'horizon ne craignaient pas « l'arrosage », les robes des dames se faisaient un point d'honneur de « tenir ».

La guerre nous aura rendus braves non seulement devant le danger mais aussi devant le plaisir. Très français, cela!

Le bois, le bon bois sec apte à être tourné et travaillé est rare. On l'a dit et on le redit tous les jours en haut lieu; l'administration de la guerre, qui a besoin de jantes pour autos, d'hélices pour avions, etc., en recherche sans cesse.

N'est-il pas permis de s'étonner, dans ces conditions, quand on voit la même administration, le même ministère peut-on dire, faire scier et consommer, pour le chauffage des bureaux de quelques hauts mandarins, de superbes troncs d'acacias coupés depuis deux ans et parfaitement secs? Et vraiment, ce bois ne serait-il pas mieux employé si on l'utilisait pour les besoins dont nous parlons plus haut?

Que M. Lebeureau chauffe ses rhumatismes, soit! Mais pas aux dépens de notre production de guerre.

Il y a encore de la houille, du coke et du poussier...

On sait que M. J. Adams, l'un des lointains pré-décesseurs de M. Wilson à la présidence des Etats-Unis, avait des mœurs étonnamment simples. Aidé de sa femme, il faisait sécher le linge du ménage dans la grande salle de son palais!

Depuis lors, à chaque élection présidentielle, un loustic traditionnel écrit sur le mur de la Maison-Blanche: « Défense au nouveau président d'étendre son linge dans la grande salle du présent immeuble. » Une coutume fort démocratique veut que le nouveau président crayonne sa réponse au-dessous de l'invite du gavroche new-yorkais.

La réponse de Roosevelt fut pleine d'humour:

— Si j'étendais mon linge, cela prouverait que j'en ai!

M. Wilson se contenta de dire avec modération:

— Je ne sais pas étendre le linge, et je n'aime à faire que ce que je sais.

Quant à M. Hughes, le nouveau candidat républicain, interrogé par de joyeux amis sur sa réponse éventuelle, il a déclaré gravement:

— En public, messieurs, je ne lave point mon linge, ni ne le fais sécher. Apprenez-le.

Voilà du moins un président qui aurait du « cant! »

Le plus jeune poilu de France.

On en a été plusieurs: nous-même nous en avons signalé au moins un. Mais il paraît que le record est détenu par un jeune Picard, âgé de douze ans et demi. Orphelin de mère, son père fut tué au début de la campagne.

L'héroïque enfant s'engagea et fit toute la campagne. Aujourd'hui, il compte 18 mois de front et porte sur son uniforme les deux brisques qu'il a bien gagnées. Prochainement, il doit recevoir la croix de guerre.

La croix de guerre à 13 ans; voilà bien le record!

Eloge d'une Française par... les Allemands.

Le fait est si rare qu'il convient de le signaler. La Française dont il s'agit est Mme Frévin, dont le mari est le maire de Guillemont, bourg situé à 17 kilomètres de Péronne, dans les pays envahis.

La Gazette de Francfort consacre tout un article à cette noble femme qui, en l'absence de son mari, assure le service de la mairie, pour le mieux des intéressés. C'est elle qui discute toutes les réquisitions avec le commandant allemand et finit toujours par obtenir ce qu'elle désire.

Et comme il faut bien se reposer un peu, la mairesse emploie ses heures de liberté à fleurir les tombes. Tant de courage calme et de noblesse charmante ont désarmé ses ennemis. Pour une fois, faisons une croix.

Le Veilleur.

LES RUSSES ONT RECONQUIS LA VOLHYNIE et sont aux portes de Czernowitz

L'offensive russe continue à se développer en Volhynie, en Galicie et en Bukovine. Nos alliés ont atteint la ligne du Styr sur toute la bande d'environ soixante-dix kilomètres de longueur que cette rivière décrit vers l'ouest, entre le confluent de l'Ikva, à Torgovitz, et la région de Kolki. Ils ont franchi le Styr à Rojilche, et les troupes allemandes envoyées en hâte n'ont pu ralentir la retraite de l'ennemi qui se replie dans la direction de Kovel; elles ont perdu elles-mêmes deux mille prisonniers.

A partir de Kolki, les Russes sont maintenant sur la rive droite du Styr dans la sinuosité opposée qui tourne sa convexité vers l'est en couvrant Tchortorisk. Il est inévitable que dans une bataille engagée sur un front de 250 kilo-

d'Uscierzko, se sont emparés aussi de celle de Zaleszczycki et sont maîtres maintenant de toute la rive méridionale du fleuve sur une profondeur de cinq à dix kilomètres. Les Autrichiens viennent d'être écrasés à l'extrémité orientale de cette dernière partie du front, à Dobronowce, sur la route qui mène, par Sadagora, à Czernowitz, et à vingt kilomètres environ de la place. L'armée autrichienne qui couvre Czernowitz est donc repoussée violemment vers le sud, en même temps que les progrès des Russes à l'ouest de la Strypa menacent de couper sa liaison avec les forces principales. Le danger est grave et ne pourra guère être conjuré que par l'abandon de Czernowitz. Déjà les Russes sont au contact des faubourgs de la ville que leur artillerie tient sous son feu.

Devant Verdun, les Allemands ne sont pas parvenus encore à élargir leur position du fort de Vaux que nos lignes bordent étroitement sur trois côtés. La nuit dernière une attaque contre nos tranchées à l'ouest du fort était repoussée comme les précédentes. Dans la journée d'hier ils ont porté leur effort plus à l'ouest, dans la région de Thiaumont, et toutes leurs attaques ont été brisées une fois de plus avec de fortes pertes.

Jean Villars.

Devant Czernowitz

Pétrograd, 12 juin. — Au cours de la journée d'hier, les troupes russes ont attaqué la tête de pont de Zaleszczycki et se sont approchées des faubourgs de Czernowitz, où l'ennemi a produit de nombreuses explosions.

Les "jardins de Dubno"

PÉTROGRAD, 12 juin. — Le village de Demidovka, dont la prise par les Russes a été signalée par le communiqué d'hier, est à 35 verstes au sud de Loutsk et à 30 verstes à l'ouest de Dubno.

Ce succès a une grande importance, car il a rendu les Russes maîtres des célèbres "jardins de Dubno", qui sont en réalité des forêts touffues formant une forteresse naturelle entourée par des marais et les rivières Ikva et Styr.

Les nouvelles venues du front signalent que les abris des Autrichiens étaient aménagés d'une façon confortable et même luxueuse. Tant l'ennemi était persuadé que ses positions étaient inexpugnables. Ils contenaient des pianos, des gramophones et des tableaux, ainsi que des caricatures peintes sur les murs; ils avaient également des cuisines, où les Russes ont trouvé une grande quantité d'approvisionnement, vivres, bière, alcool.

Devant les abris, des plantes potagères étaient cultivées.

Le général Letchitsky, le héros de la grande victoire d'hier, est âgé de soixante ans; il a fait sa carrière principalement en Sibérie.

LE MAUVAIS PROPHÈTE



Le généralissime autrichien, CONRAD VON HOTZENDORF, s'était fait interviewer, il y a quelques jours, par un journaliste suédois, auquel il avait déclaré : « Les Russes doivent être rejetés en Asie. Quant à nous, on ne nous écrasera plus. Nous avons pu tenir deux ans. Nous continuerons à tenir. »

M SONNINO



Parmi les personnalités auxquelles le roi d'Italie peut faire appel pour constituer le nouveau ministère, on cite, entre autres, M. Sonnino, titulaire du portefeuille des Affaires étrangères dans le cabinet Salandra. Quoi qu'il en soit, son maintien à la tête du département qu'il dirige paraît assuré. (Voir page 4.)

CROQUIS

L'UNIFORME

Parce qu'il avait de vagues palpitations de cœur, mon voisin était réformé. C'était un grand gaillard d'une trentaine d'années, dont l'aspect physique ne révélait point de maladie; mais, philosophe, il acceptait sans rancœur les regards de désapprobation jetés sur sa tenue civile dans la rue ou dans le Métro. Il se savait en règle avec les autorités militaires, et sa conscience était tranquille.

A vrai dire un sentiment indéfinissable lui faisait comprendre parfois que l'affection dont il était atteint n'était pas un obstacle insurmontable à sa présence aux armées. Chaque jour il rencontrait de malheureux soldats dont la mine révélait un état plus grave que le sien; mais, protégé par les nombreux conseils de réforme qu'il avait pu passer, il continuait sans remords sa vie de jadis: le soir, au petit théâtre où il jouait depuis des années des rôles obscurs de serviteurs; l'après-midi, à la Société de cinéma où quelques créations intéressantes lui assuraient les appointements nécessaires à son existence.

En définitive, ni brave, ni lâche, mon voisin laissait simplement aller les choses et attendait les événements.

Or, un jour — il y a peu de temps — il me convia à assister à la prise d'un film dans lequel un rôle superbe lui était réservé. C'était une scène patriotique, un épisode de guerre, et il ne doutait point que la prise de cette vue saurait m'intéresser. Et un beau matin, presque au lever du jour, nous parlâmes de compagnie sur le terrain vague des environs de Paris où était fixé le rendez-vous.



mètres la progression ne soit ni uniforme ni constante. Mais l'avance considérable de nos alliés au sud de Kolki entraînera sans aucun doute la chute du saillant de Tchortorisk.

A Torgovitz, la ligne quitte le Styr et remonte l'Ikva, qui a elle-même été franchie sur plusieurs points. A Mlynov notamment les Russes se sont rendus maîtres de la route qui conduit de cette bourgade à Bureslieczko, sur le Styr, et sont parvenus jusqu'à Demidovka, à quinze kilomètres environ au sud de l'Ikva. Un peu plus en amont, ils ont enlevé la ville et le fort de Dubno, qui forme avec Rovno et Loutsk le triangle défensif de la Volhynie.

Entre Dubno et Tarnopol, les positions n'ont pas encore changé notablement, mais au sud de Tarnopol la ligne va rejoindre la Strypa, qu'elle traverse à Buczacz pour tomber sur le Dniester au sud de Polok-Zloty. Ici encore des troupes allemandes ont combattu avec les Autrichiens et partagé leur défaite.

Enfin, sur le Dniester, nos alliés qui depuis le mois de mars possédaient la tête de pont



Une place de Czernowitz.

Lorsque, bien pris dans le costume bleu-horizon, officier vraiment élégant, mon voisin sortit du baraquement qui servait de vestiaire, ce fut parmi toute la troupe un long murmure d'admiration. Redressé de toute sa taille, énergique et sévère, la main sur la garde de son sabre, il donnait réellement l'impression d'un chef. Et sans plus attendre la scène commença :

L'action représentait l'attaque de vive force par les troupes françaises d'un blockhaus ennemi. A l'extrémité du champ on avait dressé un minuscule fortin, et les figurants, bondissant de leurs tranchées sur un coup de sifflet du metteur en scène, devaient s'élancer à l'assaut sous une pluie de mitraille.

Tout était parfaitement réglé. Au signal donné, d'invisibles artificiers avaient commencé leur bombardement, et les acteurs, admirablement, simulaient à s'y méprendre nos valeureux poilus. Mais, les surpassant tous, mon voisin était au-dessus de tout éloge. L'arme à la main, donnant l'exemple, hurlant son rôle en courant à l'attaque, il était magnifique de courage et d'entrain.

La pipe à la bouche, tantôt à demi courbé, tantôt rampant presque sur le ventre, il représentait l'assurance mâle et forte de nos défenseurs. Il était impressionnant de vérité, et toute la troupe, fouettée si je puis dire par le jeu de son chef, redoublait de zèle et d'émulation.

... Drapeau largement déployé, les figurants, présentant les armes, font le carré d'honneur. C'est la seconde partie du scénario : la remise de la croix de guerre au commandant. Le bras en écharpe, très digne, mon bonhomme, sabre au clair, attend le général qui doit le décorer. Ses traits sont saisis par d'une émotion poignante. Mais cette émotion n'est point feinte. Il est véritablement, sincèrement ému. Des larmes piquent ses paupières, et lorsqu'on lui attache la croix des braves sur la poitrine chacun croit qu'il va défaillir, comme s'il ne savait point que tout ceci n'est qu'illusion...

Et c'est maintenant son retour vers Paris. Il a chargé un camarade de lui rapporter sa valise, et sans se dévêtir il m'entraîne vers le tramway. Il veut prolonger cette existence héroïque qu'il a eue un instant. Sur la route, de bons territoriaux le saluent respectueusement. Autour de lui ce sont des murmures d'admiration, des regards extasiés de femmes qui se désignent cet officier blessé, sur la poitrine duquel pend glorieusement la croix. Gonflé d'un secret orgueil mon compagnon accepte ces muets hommages qui le caressent délicieusement.

Malgré lui, je le sens, il compare cette grisaille avec l'obscur sentiment de mépris dont on l'entourait depuis le début de la guerre; il songe à ses terribles vestons de civil — d'embusqué, peut-être — qu'il retrouvera dans quelques moments, et pour la première fois il a honte de son inertie...

Et tandis qu'il marche, son imagination l'entraîne. Pourquoi ne connaîtrait-il pas vraiment cette vie de campagne qu'il a représentée avec tant de succès, car, il l'a bien senti, il a été superbe. Ne vivons-nous pas à une époque où toutes les ambitions sont permises? Machinalement il rend tous les saluts aux soldats qui le croisent, et à chaque rencontre c'est une nouvelle ivresse. Il ne me dit rien, mais à livre ouvert je lis toutes ses pensées. Il songe que les hommes pourvus d'une certaine instruction sont admis à suivre des cours d'officiers, il sait que son labeur pourra lui assurer la réussite aux examens prévus, il se voit au front en héros — et déjà sa résolution est prise.

... Et si j'ai précisément aujourd'hui souvenir de cette aventure, c'est que je viens de recevoir une lettre de mon voisin. Car il n'habite plus dans ma maison. Sur l'enveloppe, aucun timbre, mais dans un coin le cachet « Tréport et Postes, Secteur ... », et puis, plus bas, « Franchise Militaire »...

Emmanuel Sheridan.

Comment sera réglée la question irlandaise

LONDRES, 11 juin. — Le compte rendu de la conférence nationaliste qui s'est ouverte à Dublin hier montre que la base des propositions faites par M. Lloyd George pour régler la question irlandaise consiste à faire entrer le Home-Rule immédiatement en vigueur avec les amendements suivants :

« Comme mesures temporaires, les membres irlandais continueront tous à assister aux séances du parlement de Londres.

« Six des comtés de l'Ulster conserveront le système gouvernemental actuel.

« Aussitôt après la guerre, une conférence impériale à laquelle tous les dominions seront représentés sera réunie pour discuter les modifications à apporter éventuellement au gouvernement de l'empire, et notamment la question irlandaise. »

La conférence irlandaise a adopté à l'unanimité un ordre du jour protestant contre le maintien des conseils de guerre en Irlande et demandant que les rebelles condamnés à la suite du soulèvement soient traités comme des prisonniers de guerre.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 12 Juin (681^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de Soissons, notre artillerie a détruit des ouvrages de l'ennemi et provoqué une explosion dans ses lignes.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement de la région de Chattancourt.

Sur la rive droite, la lutte d'artillerie a été très vive dans les secteurs au nord de Souville et de Tavannes.

Cette nuit, une attaque allemande dirigée sur nos tranchées à l'ouest du fort de Vaux a été complètement repoussée.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive droite de la Meuse, après une puissante préparation d'artillerie, les Allemands ont dirigé, toute la journée, des attaques successives contre nos positions du nord de l'ouvrage de Thiaumont. Malgré l'importance des effectifs engagés et la violence des assauts, nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie ont arrêté partout l'adversaire, dont les pertes ont été très sérieuses. Le bombardement s'est étendu, en outre, à toute la région à l'ouest et au sud du fort de Vaux et à nos deuxième lignes dans les secteurs de Souville et de Tavannes.

Sur la rive gauche, lutte d'artillerie dans la région au nord de Chattancourt. Aucune action d'infanterie.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

Communiqué britannique

LONDRES, 11 juin. — Depuis hier soir, le saillant d'Ypres a été de nouveau la région principale de l'activité sur le front britannique.

Dans le secteur sud, depuis la colline 60 jusqu'à un point situé à environ 1.500 yards au nord, l'ennemi a bombardé violemment nos tranchées pendant trois heures au cours de l'après-midi.

Ce bombardement avait été précédé dans la matinée du bombardement de la ville d'Ypres et de la région en arrière et au sud de cette ville.

Au nord de la route de Menin, nos tranchées ont été bombardées par intermittence. Il n'y a pas eu d'action d'infanterie pendant la journée dans ce secteur, sauf une tentative infructueuse de l'ennemi pour enlever un de nos blockhaus dans le bois du Sanctuaire.

Hier soir nos tranchées ont été violemment bombardées entre Thiepvail, Beaumont et Himel.

Au cours d'une incursion dans la vallée de l'Ancre, l'ennemi est parvenu à couper la retraite à quelques hommes qui construisaient des défenses en fils de fer barbelés ; cinq hommes manquent.

Sur le reste de notre front rien à signaler, sauf de petites actions de mortiers de tranchées en face de Fricourt et au sud de Neuville-Saint-Vaast.

L'ennemi a fait éclater trois mines, deux dans les environs de la route de La Bassée, la troisième à l'est de Virestrat. Aucune de ces mines n'a causé de dégâts à nos tranchées.

La pluie et les orages, pendant la plus grande partie de la journée d'hier, ont gêné le travail aérien. Pendant les éclaircies, il y a eu quelques vols heureux et des combats aériens. Un Jocker a été abattu et est tombé dans un champ près de Baulourdin.

Les troubles ouvriers en Norvège

CHRISTIANIA, 12 juin. — Le Parlement a définitivement voté la loi relative à l'arbitrage obligatoire. Elle est de caractère provisoire et ne restera en vigueur que jusqu'à la fin de la guerre. L'association des patrons a rapporté le lock-out qui avait été décidé.

Le bureau du syndicat ouvrier a demandé la prolongation jusqu'à mercredi 14 heures du délai dans lequel le syndicat doit nommer son représentant au tribunal d'arbitrage. Cette prolongation a été accordée.

Condamnation à mort d'un maire du Trentin

MILAN, 2 juin. — Le Corriere della Sera annonce que le maire de Naace, province de Rovereto, nommé Francesco Bertoldi, a été condamné à mort pour avoir exprimé sa conviction dans la victoire de l'Italie.

LA CRISE ITALIENNE

Vers un ministère d'union nationale

Les noms de MM. Luzzatti et Sonnino sont prononcés

ROME, 12 juin. — La Chambre des députés a siégé aujourd'hui.

Tous les ministres sont présents, sauf M. Daves, ministre des Finances, qui préside à Paris la délégation italienne qui s'est rendue à la Conférence économique des nations alliées.

M. Salandra annonce que le ministère, à la suite du vote d'avant-hier, a remis sa démission entre les mains du roi.

Le roi s'est réservé de délibérer et le ministère reste en charge pour l'expédition des affaires courantes et le maintien de l'ordre public.

« Le ministère, ajoute M. Salandra, usera de tous les pouvoirs qui lui ont été accordés par la Chambre et assumera la responsabilité de tout ce qui pourra être nécessaire éventuellement pour la conduite vigoureuse de la guerre. (Applaudissements chaleureux.) »

« Je prie la Chambre de s'ajourner jusqu'après la solution de la crise. »

La séance est levée au milieu d'une manifestation imposante en l'honneur de l'armée.

M. Salandra a fait les mêmes déclarations au Sénat.

« La guerre jusqu'à la victoire »

ROME, 12 juin. — Pendant toute la journée d'hier l'animation a été très grande dans les couloirs de Montecitorio. Les députés de tous les partis faisaient les commentaires les plus variés sur le vote de la veille et se livraient au petit jeu des combinaisons.

Un fait domine la situation politique, c'est qu'un bloc solide s'est constitué dont le programme se résume en cette formule : « La guerre jusqu'à la victoire. »

Les Giolittiens les plus acharnés, M. Giolitti lui-même, dit-on, se sont ralliés sincèrement à cette devise d'unité, de concorde et de devoir national. Or, tout le monde s'accorde à reconnaître que cette situation parlementaire, particulièrement favorable à l'action militaire et à son succès, est, avec le concours de M. Sonnino, l'œuvre personnelle de M. Salandra.

Celui-ci, en effet, après avoir su, au mois de mai de l'année dernière, tenir tête aux agitations neutralistes des Giolittiens réunis aux socialistes officiels et s'imposer à certains éléments constitutionnels trop timides pour oser déclarer la guerre, est parvenu à rallier ceux-ci et à réduire ceux-là à l'impuissance. Le plus bel éloge que l'on puisse faire du président du conseil démissionnaire est que ses successeurs, quels qu'ils soient, ne pourront que marcher dans la voie qu'il a ouverte avec une intelligence si heureuse et si exacte des hauts intérêts de la patrie.

Un ministère national

ROME, 12 juin. — Tout le monde a l'impression que le roi s'efforcera de constituer un ministère d'union nationale.

On estime que deux hommes sont qualifiés pour prendre le pouvoir : MM. Luzzatti et Sonnino.

La plupart des pronostics sont favorables à ce dernier.

Le ministre des Affaires étrangères du cabinet Salandra ferait appel à M. Luzzatti pour le portefeuille des Finances et il garderait celui de l'Extérieur.

Le contrôle parlementaire sera organisé

ROME, 12 juin. — On affirme dans les cercles politiques et de presse que le roi adhère à l'institution de commissions parlementaires permanentes, analogues à celles qui fonctionnent en France, et que l'accord entre les différentes fractions de la Chambre pourra ainsi être assuré.

La disette provoque de graves désordres à Magdebourg

BALE, 12 juin. — Des troubles graves ont éclaté à Magdebourg.

Une vingtaine d'arrestations ont été opérées dans la banlieue de la ville.

Le quatrième régiment d'artillerie à pied campé avec ses canons en cantonnement d'alerte. On craint, en effet, de nouveaux désordres. (Informations.)

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La conférence économique des Alliés

L'une après l'autre, arrivent à Paris les délégations des puissances Alliées qui doivent participer à la très prochaine conférence économique. Tous les gouvernements de l'Entente, sans exception, seront représentés ; cette réunion est appelée, soyons-en sûrs, à un grand retentissement. Si l'on en juge par toutes les manœuvres que les empires centraux ont déployées pour la faire échouer, poussant leurs calomnies tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, on pourra mesurer tout ce qu'ils en craignent.

Déjà, il y a quelques semaines, les parlementaires des nations alliées tenaient à Paris une conférence du commerce, au cours de laquelle les problèmes de la coopération économique furent attentivement étudiés. Cette fois, ce sont les gouvernements eux-mêmes qui vont s'entretenir ; ils prendront des résolutions officielles, longuement, mûrement délibérées, sur la conduite finale de la guerre et l'organisation de la paix.

On ne saurait trop répéter que la guerre, déchaînée par les empires centraux, ne visait de leur part que des profits matériels. Après avoir, par de longues années de travail persévérant et sournois, insinué son influence dans les pays aujourd'hui unis contre elle, l'Allemagne crut le moment venu de jeter le masque ; elle espérait, après avoir égaré par une offensive foudroyante, successivement la France et la Russie, triompher des républicains de l'Angleterre, — par la force au besoin, — et s'installer la bénéficiaire dominatrice de toute l'industrie, de tout le commerce de l'Occident.

« Nous imposerons à nos adversaires terrassés, ou intimidés, pensaient le kaiser et ses acolytes, de quoi payer les frais que nous aurons dû exposer pour les vaincre ; nous serons désormais les rois, largement renflés, du marché du monde. » L'Autriche-Hongrie, « brillant second », était chargée de monter la garde de la *kultur* sur les chemins des Balkans et de l'Asie antérieure ; les empereurs de Vienne et de Berlin étaient déjà d'accord avec Ferdinand de Bulgarie, dont ils avaient fait leur régisseur intéressé dans le Levant, et, quant aux dirigeants jeunes-turcs de la politique ottomane, ils connaissaient aussi leurs ambitions et pouvaient compter sur leur complicité.

Les puissances de la primitive Triple-Entente, Angleterre, France et Russie, ne s'étaient point préparées à cet assaut meurtrier, mené par des soldats redoutables pour le compte des financiers et des marchands de l'Allemagne. Bien mieux, la confiance de leurs hommes d'affaires avait souvent accablé, sinon sollicité des concours allemands pour nombre d'entreprises nationales. En France, notamment, certaines professions qui tiennent au

mouvement économique étaient encombrées par des sujets allemands ; combien n'en avons-nous pas connu dans les bureaux d'assurances, de commission, de bourse, dans les états-majors de nos usines de métallurgie, d'électricité, de produits chimiques !

L'infiltration n'était pas moindre en Angleterre et en Belgique ; elle était plus profonde encore en Russie, et l'Italie, en se décidant l'an dernier à lutter aux côtés de l'Entente, a pris une résolution d'autant plus virile qu'elle avait été plus cruellement intoxiquée par le poison teuton.

La guerre a fait éclater à tous les yeux la perfidie de cette invasion d'allure pacifique ; en juillet 1914, les commis, les ingénieurs, les hôteliers allemands, après des années d'espionnage, rentrèrent chez eux pour prendre, à l'armée, la place qui leur était marquée d'avance ; ils furent les guides de la conquête, puis du pillage systématique des pays occupés. Tout était prévu, moins la défaite de la Marne. Le commandant désigné d'une de nos villes du Midi est aujourd'hui prisonnier dans un dans un camp pyrénéen ; sa feuille de route n'a presque pas changé d'adresse...

La conférence délibérera sur un programme complexe ; elle est un acte par elle-même ; elle veut dire que les puissances alliées ne souffriront plus, par une négligence naïve à l'égard de l'Allemagne et de ses complices, que demain ressemble à hier. Quel que soit le détail de leurs décisions, elles mettront en commun, par leur réunion seule, leur préoccupation de se défendre contre un danger qui leur est enfin nettement apparu. Chacune luttera sur ce terrain avec son caractère propre, mais les efforts de toutes convergeront vers un même idéal d'émancipation, contre un même adversaire, exploiteur naguère et contempteur d'autrui. Telle est la haute moralité internationale des conversations qui vont s'ouvrir.

Henri Lorin,

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

L'arrivée des délégués

C'est demain mercredi que s'ouvrira à Paris la Conférence économique des Nations alliées.

De nombreux délégués des Puissances sont déjà à Paris : MM. Costa et Soares, membres du cabinet portugais, sont arrivés depuis deux jours. Hier enfin, Paris recevait la délégation italienne.

Les représentants des ministères des Affaires étrangères et du Commerce, ainsi que M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, saluèrent à leur descente de wagon les délégués italiens : MM. Danco, ministre des Finances, président de la délégation, les commandeurs Luceili, Dragoni, Conti, Rossini, qui, immédiatement après les réceptions officielles, ont gagné l'hôtel Continental.

Ajoutons qu'hier encore sont arrivés MM. Hughes, premier ministre d'Australie, Bonar Law et lord Crewe, membres du cabinet britannique.

La reine de Portugal visite nos blessés



LA REINE AMÉLIE DE PORTUGAL (1), accompagnée de la COMTESSE DE BOISGELIN (2), a visité hier après-midi l'Hôpital militaire Villa Mutière à Auteuil, où elle a été reçue par la DUCHESSE DE CAMASTRA, née Ney d'Elchingen (3), le DOCTEUR BAUDET (4), chirurgien chef, le directeur (5), et le personnel de l'hôpital.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

Du fer qui vaut son poids d'or

D'une lettre, que m'envoie un gros industriel, fabricant de tôle et d'acier, j'extrais ceci, que je copie textuellement :

« Nous savons que certaines industries, en Allemagne, sont actuellement plus prospères qu'avant la guerre. Grâce à la possession du bassin de Briey, elles accumulent des stocks considérables, ce qui leur permet : 1° de vendre, dans les pays neutres, où elles ont accès, leurs marchandises à un prix moyen, tandis que je suis obligé, moi Français, de vendre à un prix très fort ; 2° de préparer pour après la guerre le placement de toutes leurs réserves dans le monde entier, et cela à des prix abordables, toujours à cause de la possession du bassin de Briey. Pour moi qui ne peux, en ce moment, me procurer la matière première aussi facilement que les Boches, que deviendra ma maison, à la paix, quand ils jeteront sur les marchés le fer extrait chez nous pendant les hostilités ? Et, non contents de cela, ils nous vendront notre fer, si nous ne sommes pas protégés. Car, serons-nous protégés ?... »

Cette lettre pose un problème angoissant.

Il est certain qu'aux grands maux il faut les grands remèdes. Je crois qu'il conviendrait d'employer les plus tenaces moyens économiques. J'ai déjà eu l'honneur d'écrire ici que les tarifs douaniers n'ont pas été inventés pour des primes. Voilà pour la protection, chez nous. Quant à la vente par les Allemands dans le monde, cette question est ni plus ni moins la même que celle de la liberté des mers. *Dalenda Carthago*, disait Caton. L'exemple de cet honorable et serein parlementaire romain est excellent : quand il avait une idée, il y tenait. Soyons comme lui. Bloquons l'Allemagne au traité de paix, aussi solidement que nous la bloquons en temps de guerre. Restrignons son droit de passage par certaines mers, la Manche et la Méditerranée en particulier. Imposons à chacun de ses navires de commerce d'un droit proportionné à celui du nombre des bateaux alliés coulés.

Je vois d'ici nos bons timorés, nos rouleurs, nos discomteurs du droit des gens, qui devraient bien un peu discourir sur les droits des volés, je vois d'ici ceux qui aiment bien leur petit train-train, lever les yeux au ciel et dire que les neutres ne seront pas contents. Il est pourtant bien naturel d'empêcher les gens de se procurer des marchandises qui sont le fruit d'un larcin... La loi poursuit les recéleurs, pourquoi ne défendrons-nous pas nos produits volés et revendus par les Allemands ? J'espère que nous ne nous battons pas uniquement pour reconquérir nos déparlements envahis ? J'espère que les sacrifices immenses acceptés par la nation française auront au moins pour résultat de nous permettre d'exercer une suprématie absolue sur le commerce de nos ennemis. Sans quoi ce serait à désespérer de tout.

Oh ! je sais bien que la minorité de gens tapageurs,

feront entendre des protestations. Songez donc : être forts ! Être sûrs de ses droits ! Penser aux intérêts français et ne pas se noyer dans les discours ! Ne pas être généreusement stupides ! Ils en seront malades.

Une dame au cœur tendre demande que, dans les jardins publics il y ait un espace réservé pour les enfants, avec du beau sable toujours renouvelé ! Nous y mettrons, avec une petite pelle et un seau, mais dans un coin encore plus réservé, où on lira sur un écriteau : « Espace réservé à ceux qui ne savaient pas au juste ce qu'est le bassin de Briey ».

L'Inconnu.

LA SITUATION EN CHINE

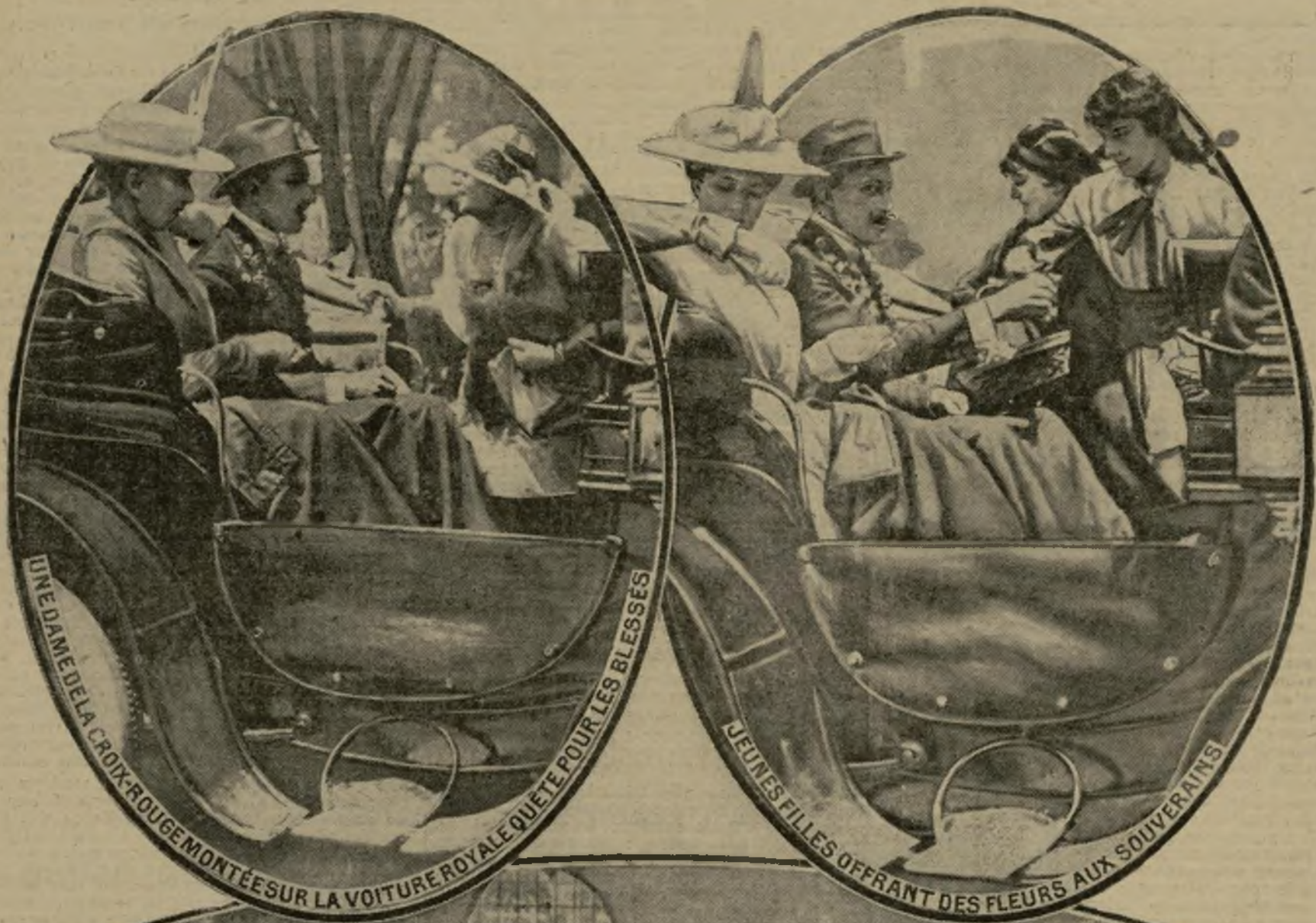
TIENTSIN, 12 juin. — La situation en Chine paraît plus satisfaisante, mais il reste plusieurs questions importantes à régler. Il s'agit de savoir par exemple si le nouveau président, succédant Yuan-Shi-Kai, le sera pour le reste de la durée de son mandat ou si une nouvelle élection présidentielle est nécessaire.

La reconstitution du cabinet pose un autre problème, ainsi que la date et le lieu de la réunion du nouveau Parlement. Si le Parlement doit se tenir à Pékin, on s'attend à ce que les Chinois du sud demandent qu'une division de leurs troupes demeure en permanence dans la capitale.

D'autre part, on dit que le moratorium serait bientôt abrogé. L'optimisme général se reflète sur le marché financier où les billets de banque chinois, discrédités jusqu'à présent, ont subi dans les deux derniers jours une hausse considérable.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LA FÊTE DES FLEURS A MADRID



LE COMTE DE ROMANONES EST COPIEUSEMENT DÉCORÉ

Madrid vient de célébrer une fête des fleurs qui a retrouvé son éclat traditionnel et où la population a acclamé ses souverains en les couvrant de roses et d'insignes. Mais, au milieu de la joie générale, la bienfaisance et la discrète évocation des horreurs de la guerre européenne se sont fait place, en la personne de charmantes vendeuses qui collectaient les dons de tous — y compris ceux du roi et de la reine — pour grossir le trésor des hôpitaux où, dans le monde en deuil, sont soignés les blessés.

DERNIÈRE HEURE

En battant en retraite devant les Russes, l'ennemi fait sauter ses dépôts de munitions à Czernowitz

Le total des prisonniers atteint 1.700 officiers et 113.000 soldats

PÉTROGRAD, 12 juin. — Communiqué du grand état-major. — A la suite d'orages dans le sud de la Russie, une rupture momentanée des communications télégraphiques s'est produite dans la nuit dernière. De ce fait, l'arrivée des rapports a été entravée et les nouvelles relatives aux actions de nos armées, sont quelque peu restreintes. Cependant, les rapports reçus confirment que l'offensive des troupes du général Broussiloff a continué hier. Dans maints secteurs du front, nous continuons à poursuivre l'ennemi défait. Par endroits, nous livrons de chauds combats à l'ennemi qui fait des contre-attaques désespérées.

Le total des prisonniers que nous avons faits se monte actuellement à 1.700 officiers et 113.000 soldats.

On a reçu les détails suivants concernant les combats :

Au cours du combat, près de Rojisteche, mentionné hier, une de nos troupes de formation récente a capturé 18 officiers et 1.485 soldats allemands, et 26 officiers et 740 soldats autrichiens.

Au sud de Loutsk, sur le front de l'Ikva, l'ennemi bat précipitamment en retraite; nos troupes le talonnent.

En Galicie, dans les régions des villages de Gliadki et Vorobieha, au nord de Tarnopol, l'ennemi a attaqué furieusement six fois nos éléments, mais il a été rejeté au matin du 11 juin. Dans cette action, notre artillerie s'est signalée par sa vaillance, accueillant par des rafales de feu toutes les attaques de l'adversaire, malgré le feu meurtrier de l'ennemi.

Dans la région de Boboulintze, au nord de Routsche, les Autrichiens, appuyés par les éléments allemands transportés dans cette région, nous ont résisté avec acharnement, se livrant à une série de contre-attaques, auxquelles nos troupes ont riposté par des attaques, mais qui ont forcé nos éléments à se replier quelque peu sur ce point. Le combat continue avec un acharnement toujours croissant.

Dans la région du sud du Dniester, nos troupes, arrivées hier près de la tête de pont de Zaleschiki, ont livré combat pour les faubourgs de la ville de Czernowitz, où de fortes explosions ont été observées. L'ennemi a fait sauter un pont près du village de Mahaly, à l'est de Czernowitz.

Le total des prisonniers faits par les troupes du général Letchinsky a atteint 21.000, tous appartenant à la cavalerie et à l'infanterie hongroises.

A l'ouest, vers la place forte de Higa, les Allemands ont pris l'offensive au nord des marais de Tivoul et ont été repoussés. Après quoi, nos éléments ont progressé de nouveau.

Sur tout le front des positions de Jacobstadt, le matin du 11 juin, les Allemands ont ouvert subitement de violents feux d'artillerie et de mousqueterie. Peu après, des colonnes ennemies ont commencé à avancer en quelques endroits, mais elles ont été repoussées partout par notre feu et sont revenues dans leurs tranchées de départ.

Dans la nuit du 11 juin, d'importantes forces allemandes, après une préparation d'artillerie, ont pris l'offensive au sud du lac Drisviaty, mais, accueillies par nos concentrations de feu, elles se sont repliées.

Dans la région au sud de Kravo, l'ennemi, dans la nuit du 11 juin, après un violent feu d'artillerie, a pris l'offensive avec des effectifs importants au sud du village de Kotchany. Des éléments ennemis ont réussi à pénétrer dans le bois, à l'ouest de Kotchany; mais, soumis à un feu d'artillerie violent, criblés de grenades à main, ils ont dû évacuer la majeure partie du secteur du bois qu'ils avaient occupé.

Sur les rives de l'Yasselda, nous avons repoussé, par notre feu, l'offensive de l'ennemi.

Sur le front du Caucase, la situation est sans changement.

La démoralisation

des troupes autrichiennes

LONDRES, 12 juin. — On télégraphie de Pétrograd au Times :

« Le coup porté contre les positions autrichiennes sur la basse Strypa acquiert une signification complémentaire par le fait qu'il a été porté sur la route qui, venant du sud, conduit à Lemberg. Nous avons ainsi non seulement percé les fortes posi-

tions de l'ennemi sur la rive est de la rivière, mais nous continuons en outre à détruire ses lignes secondaires dont la puissance est sans doute moindre.

« Les derniers prisonniers faits dans ce secteur déclarent que l'armée de von Bothmer, défendant la Strypa, commence à partager l'état de démoralisation qui s'est emparé des troupes placées sous les ordres de l'archiduc Joseph-Ferdinand et opérant sur le Sty.

« Nos succès sur la basse Strypa doivent réagir sur les positions de l'extrême flanc droit de l'ennemi qui était précédemment placé sous le commandement de von Pflanzer-Baltin. Nous menaçons en effet les communications avec l'arrière, le long des lignes passant par le travers Koiméa et Stanislaw, au cas d'un nouveau progrès de notre part dans les directions Koropiec et Tysmienica. Ainsi le développement de notre offensive sur cette partie de notre front forcera les Autrichiens à suivre l'exemple des troupes austro-hongroises du Sty et de se retirer vers le nord-ouest afin de couvrir leurs communications.

« La brèche faite dans le front ennemi à Loutsk et à Kbonhiche a exposé les Autrichiens, sur le cours moyen du Sty, et dans la région Kovel-Sarny, à être périieusement attaqués sur leur flanc et à l'arrière. S'ils sont incapables, même avec l'aide de renforts allemands venus de la rive nord du Pripiet, d'arrêter notre avance dans la direction indiquée ci-dessus, ils se verront repoussés vers le nord avec leur arrière embourbé dans les marécages du Pinsk. »

L'anxiété à Budapest

LONDRES, 12 juin. — On mande de Budapest à la Morning Post :

« Le peuple commence à comprendre que, s'il espère la victoire par l'annihilation de l'ennemi, cette paix qu'il désire tant est bien éloignée.

« Bien qu'on veuille lui faire croire que les Russes sont réduits en poussière et les Italiens refoulés dans les plaines, le peuple ne voit qu'une chose, à savoir que, plus l'ennemi est battu, plus la paix recule, et il finit lentement par se rendre compte qu'après tout, l'ennemi n'est battu en aucune façon. »

BERNE, 12 juin. — En dépit du larnisme des communiqués autrichiens, une grande inquiétude règne en Autriche-Hongrie, par suite de la marche foudroyante des armées russes.

La Mittag Zeitung, de Vienne, publie dans son dernier numéro un pressant appel invitant la population à conserver tout son calme, malgré la gravité de la situation.

La presse allemande, de son côté, reconnaît que l'armée austro-hongroise est forcée d'opérer une véritable retraite sous la pression des troupes commandées par le général Broussiloff.

Nos aviateurs bombardent le fort de Rupel

SALONIQUE, 11 juin. — Des avions français ont bombardé la nuit dernière plusieurs positions bulgares, y compris le fort Rupel.

Un vapeur norvégien victime des pirates

OSLO, 2 juin. — Le lougre Vooruit est arrivé avec quinze hommes de l'équipage du vapeur norvégien Bure, qui, allant de Londres à Christiania, a été coulé par une torpille ou par une mine.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

AMSTERDAM. — Un télégramme de Berlin annonce la mort du comte Szegény-Marich, ancien ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin.

LONDRES. — Une bombe a été récemment découverte à bord d'un grand cargo venant des Etats-Unis, après son arrivée en Angleterre. Cette bombe doit avoir été placée dans la cale avant le chargement de la cargaison, probablement par un individu au service des expéditeurs.

LONDRES. — M. Asquith parlera, demain, pour l'Ecosse. Il prononcera, mercredi, dans l'après-midi, un grand discours devant ses électeurs, à Ladybank.

Les Italiens progressent sur le plateau des Sette Comuni

ROME, 12 juin. — Commandement suprême.

Dans la vallée de Camonica et dans la Giudicarie, duels d'artillerie et escarmouches de petits détachements.

Dans la vallée de Lagarina, intense bombardement de l'artillerie ennemie contre nos positions de Coni-Zugna.

Dans le val d'Arsa, dans le secteur du Pasubio et sur la ligne Posina-Astico, notre infanterie a continué hier à avancer, quoiqu'elle ait été entravée par un violent feu de l'artillerie ennemie et, dans la zone plus haute, par la neige et la tourmente.

Deux contre-attaques de l'ennemi dans la zone de Forni-Atti et dans la zone de Campiglia ont été rejetées avec des pertes très lourdes pour l'adversaire.

Sur le plateau des Sette Comuni, au sud-ouest de l'Asiago, nos détachements avancés ayant dépassé la vallée de Canaglia se sont avancés vers les pentes sud-est du mont Cengio et vers le mont Barco et le mont Busibello.

Des détails ultérieurs font ressortir les brillants succès de nos armes dans les combats du 10 juin sur le mont Lemerle.

Les vaillantes troupes de la brigade Forti (43^e et 41^e régiments) ont soutenu bravement le choc d'énormes masses ennemies arrivées jusqu'à la limite de nos positions; ensuite, elles les ont contre-attaquées, les ont dispersées et poursuivies de très près à la baïonnette.

Dans la vallée de Sugana, nos troupes ont avancé vers le torrent Maso, repoussant deux contre-attaques ennemies près de Sourelle.

Le long du reste du front, duels d'artillerie et de lance-bombes et activité de nos détachements.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur Vicence, où ils ont atteint un hôpital militaire, sur Thiene, sur Venise et sur Mestre; ils n'ont fait que peu de dégâts.

La crise ministérielle italienne

ROME, 12 juin. — Le Roi est rentré ce matin. Aujourd'hui même, le Roi recevra diverses personnalités politiques. On croit généralement que la solution de la crise sera rapide.

ROME, 12 juin. — L'Agence Stefani annonce que le Roi a reçu successivement dans l'après-midi M. Manfredi, président du Sénat, M. Marcora, président de la Chambre, M. Salandra, président du Conseil, et M. Boselli, député.

POUR LA PRESIDENCE DES ETATS-UNIS

Les sympathies de M. Hughes ne sont pas pour les Allemands

NEW-YORK, 11 juin. — La presse républicaine des Etats-Unis, dans son ensemble, manifeste une tendance marquée à se rallier à la candidature de M. Hughes, après la renonciation de M. Roosevelt.

La presse indépendante exprime des sentiments favorables à M. Hughes.

La presse germano-américaine exprime sa satisfaction, mais évidemment, surtout, parce que M. Roosevelt a échoué.

Le New-York Times reste irréductible. Pour lui, le choix de M. Roosevelt aurait fait une situation nette. Le journal fait un parallèle entre MM. Wilson et Hughes à l'avantage du premier et exprime nettement le désir de la défaite du second.

Des amis de M. Hughes, qui sont des pro-alliés notoires, déclarent que les Alliés doivent être rassurés. M. Hughes, que l'opinion française ne connaît que par une déclaration compromettante pour lui, mais sans fondement, sur une alliance germano-américaine, suivra la politique du parti républicain telle qu'elle a été tracée par le parti, mais il rassurera les timides qui craignent l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, par son caractère prudent et circonspect, dont il a donné, par l'opiniâtreté de son silence, une preuve qui certainement aurait dépassé les forces de M. Roosevelt.

Les républicains ont donné trop de preuves de leur effective sympathie aux Alliés, surtout à la France, pour que, à leur sens, les Alliés puissent voir dans le choix de M. Hughes une autre interprétation que celle d'une garantie des sentiments vraiment américains déjà manifestés à l'égard des Alliés et à la cause de l'humanité.

A-côté pittoresques du camp retranché de Salonique

JARRES ANCIENNES DÉTERRÉES PAR NOS ARTILLEURS



LE CAMPMENT D'UN BATAILLON CYCLISTE SERBE



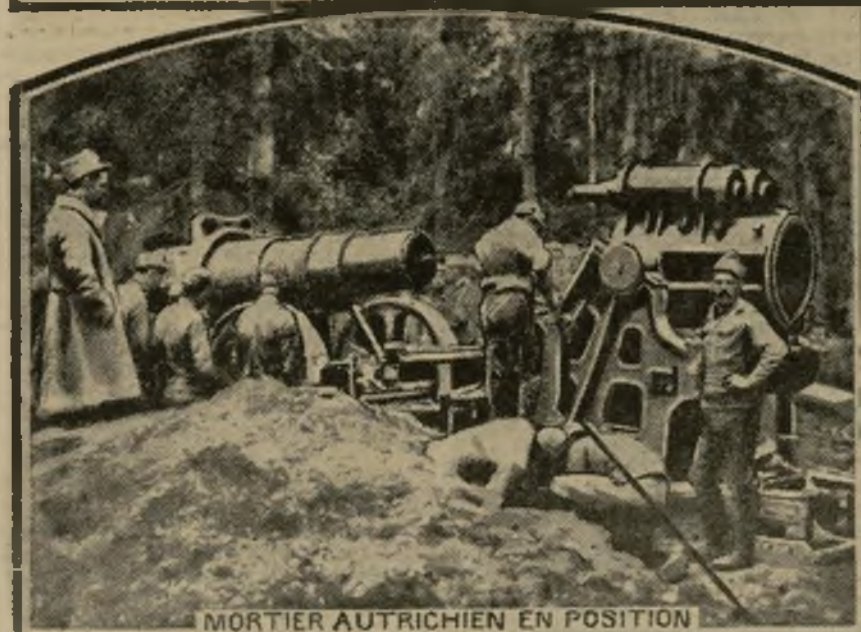
MACÉDONIENS RÉFUGIÉS DANS LES LIGNES FRANÇAISES

Le camp de Salonique a servi de refuge à des paysans turcs qui vivaient dans les régions grecques envahies par les Bulgares et qui, fuyant devant l'arrivée des alliés, préférèrent chercher asile chez les ennemis. Les Serbes ont formé une compagnie cycliste destinée à rendre de précieux services. — En attendant, l'action, nos poilus ont fait, çà et là, des fouilles qui ont amené la découverte de vestiges intéressants, notamment ces superbes jarres à huile.

Les Autrichiens battus en Russie, maintenus sur le front italien



PIÈCE DE CAMPAGNE AUTRICHIENNE EN BATTERIE



MORTIER AUTRICHIEN EN POSITION



UN OBSERVATOIRE AUTRICHIEN DANS LA MONTAGNE



LE CÉLÈBRE AUMONIER ET ORATEUR PÈRE SEMERIA INTERROGEANT DES PRISONNIERS AUTRICHIENS

Pendant que les armées de l'Est autrichien subissent la plus grave des défaites et restituent à nos alliés russes les territoires où elles se croyaient pour toujours installées, les armées du Sud, faisant face aux Italiens, se maintiennent malaisément sur les positions acquises et perdent tout espoir de pousser plus loin leurs entreprises, vers cette plaine vicentine dont, il y a deux semaines encore, ils supposaient la conquête facile.

Ce que sera la récolte de 1916 : satisfaisante

COMMENT L'ENGRANGER ?

Prisonniers, réfugiés, étrangers et coloniaux aux champs

Dans quelques jours vont commencer les fauchaisons des prairies artificielles, puis viendront les foins naturels, puis la moisson, puis la vendange, puis les battages, le coulage etc... Du 15 juin au 1^{er} novembre, la France devra engranger les éléments essentiels de sa résistance économique. Grâce à l'effort admirable des paysans de France, des femmes, des vieillards et des enfants, une récolte importante a pu lever. Aujourd'hui, ceux qui l'ont préparée et créée se demandent avec inquiétude s'ils ne vont pas être obligés de la laisser perdre en partie. Pour peu que le temps continue à se montrer défavorable, le manque de main-d'œuvre se faisant sentir davantage, ces inquiétudes pourraient se réaliser. Certes, la liberté des mers assure à la France des possibilités de ravitaillement ignorées de nos ennemis, mais si nous continuons à acheter au dehors, c'est au détriment de notre encaisse d'or, et les navires employés à transporter des blés ne sont plus disponibles pour faire le transport de l'acier. Par ailleurs, nos ports et leurs quais ont une capacité de dégagement limitée, et par suite du manque de canaux aboutissant à nos grands havres, nous devons recourir à la seule voie ferrée pour la répartition de toutes les denrées importées. Ce n'est un secret pour personne que nous manquons de wagons. Il faut donc essayer de tirer le meilleur parti possible de notre sol.

Ce que sera la récolte

Le paysan de France n'a rien à se reprocher. Il a fait de son mieux et les surfaces emblavées ou cultivées ne sont guère inférieures que de 10 à 35 0/0, selon la région, aux surfaces emblavées au temps ordinaire. Pour le Loiret, le Loir-et-Cher, l'Indre, l'Indre-et-Loire, les Deux-Sèvres, la Haute-Vienne, la Sarthe, elles sont même sensiblement voisines de la moyenne et, pour certaines catégories de grains, comme le blé, parfois légèrement supérieures.

Mais le rendement sera inférieur. En effet, les terres, si elles ont été cultivées, l'ont été moins bien qu'en temps normal, faute de travailleurs et surtout de travailleurs expérimentés. La qualité et la quantité du travail se trouvent également et simultanément réduites.

Par surcroît, on a manqué d'engrais.

Les terres de France ont été très mal fumées en 1915 et 1916. La récolte s'en ressentira. Par ailleurs, les blés ont presque partout souffert d'un excès d'humidité. Telle est la situation : manque de travailleurs, manque d'engrais, état atmosphérique déplorable.

Malgré tout la récolte s'annonce convenable. Elle s'offre à nous, et nous manquons de bras pour la saisir.

La main-d'œuvre

En 1915, on rencontrait encore dans les campagnes les hommes de la classe 1917, les territoriaux de 1890 à 1898 et les auxiliaires de six autres classes. Ces hommes ont été appelés successivement sous les drapeaux et il est question d'incorporer, du 1^{er} au 15 juillet, les jeunes ajournés reconnus aptes au service par les récents conseils de révision.

Qu'avons-nous pour les remplacer ?

Les réfugiés ;
Les réformés ;
Les prisonniers ;
Les coloniaux.

Les réfugiés ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner. La population du Nord, ouvriers de l'industrie ou de la culture battent le fer et les mineurs, ne peut être d'un grand appoint pour notre agriculture. D'ailleurs, tous les cultivateurs ont été rapatriés dans les régions agricoles et il ne reste guère d'agriculteurs dans nos campagnes. Malgré certains pessimistes, malgré ceux qui propagent sans raisons valables cette rumeur infâme « les réfugiés ne sont pas intéressants », il faut déclarer bien haut qu'ils nous ont rendu de grands services dans les régions du Centre ; toutefois leur nombre est restreint et, arrivant d'un pays où la main-d'œuvre agricole reste spécialisée, ils n'ont pas toujours pu ou su s'adapter à la besogne multiple et diverse des cultivateurs du Berry ou de la Touraine, région où le cultivateur s'emploie également dans les champs, les vignes, la forêt, pour le blé comme pour le tabac, pour l'écurie comme pour le battage.

Les réformés, peu nombreux, sont encore peu valables. Leur mutilation les éloigne de tout labeur fatigant.

Les prisonniers ne sont ni aussi nombreux, ni aussi expérimentés qu'il le faudrait. (Les prisonniers allemands ne sont agriculteurs que dans la proportion de 40 0/0, les autres étant commer-

cants, mineurs, ouvriers d'industrie.) Dans la répartition des camps, il ne fut pas toujours tenu compte des professions. Un camp de Touraine, par exemple, ne comprenait à un certain moment qu'une majorité d'horlogers. Au début, les paysans refusèrent d'employer les Boches comme travailleurs ; à présent nous n'avons pas assez d'équipes à leur donner.

Il ne saurait être question de résumer en dix lignes le problème économique et sentimental des prisonniers travaillant aux champs. En général, ils ont fourni un travail utile qui ne diffère guère du travail des ouvriers français ; moins actifs que les nôtres, moins intelligents, ils sont plus attentifs et presque partout ils se sont fait un point d'honneur de se montrer consciencieux dans l'accomplissement de leur tâche. La nécessité de les encadrer de quatre gardiens par vingt hommes, de les loger, de les faire travailler par groupe minimum de dix ne rend d'ailleurs l'emploi des prisonniers facile que dans les grandes exploitations.

Il en est de même des équipes de Kabyles, d'Annamites, de coolies chinois et d'Espagnols organisées avec beaucoup d'initiative par l'Office de placement du Ministère du Travail, par l'Office de main-d'œuvre agricole rattaché au ministère de l'Agriculture. Toutes ces formations ne peuvent trouver place que sur de grands domaines. Cette main-d'œuvre se manifeste en outre assez onéreuse à cause des primes d'embauchage, entretien des vêtements, nourriture spéciale, transports, etc. Il faut compter de 5 à 7 francs par jour et par homme, en admettant que le temps se maintienne au beau, car on doit nourrir ces ouvriers même les jours où ils ne travaillent point.

Par ailleurs l'obligation de ne jamais donner de porc comme nourriture aux Kabyles, dans des régions où cette viande abonde, ajoute encore aux difficultés de leur embauchage. Les Annamites et les Chinois ne sont guère demandés, ces équipes nécessitant la présence d'un interprète.

La France, pays de petite propriété, aurait surtout besoin d'une main-d'œuvre agricole individuelle. Les équipes de prisonniers et d'étrangers seront d'un grand secours pour les domaines vastes. Pour les autres, ce sont les permissions agricoles accordées aux territoriaux et aux auxiliaires qui donneront le meilleur résultat.

Les permissionnaires

Le rôle des officiers commandant les dépôts est difficile et complexe. Ils doivent fournir dans le délai de trois jours tous les renforts demandés par les unités dont ils commandent les dépôts, ils doivent assurer l'entraînement et l'instruction des hommes appelés à partir prochainement au front et ils doivent également accorder aux usines et aux champs les hommes indispensables. Puis entre tant de devoirs dont les moyens de réalisation sont souvent en opposition, que peuvent-ils décider ?

Malgré la meilleure volonté du monde, ils ne peuvent donner que les hommes dont ils disposent.

Quelques petits moyens d'avoir des hommes

Il est bien évident que ce nombre pourrait être plus considérable si, par exemple, on employait une balayeuse mécanique pour balayer la cour du quartier au lieu d'une équipe de vingt hommes ; si les magasins d'intendance possédaient tous des monte-charges qui les dispenseraient de faire monter les ballots à des d'homme d'un étage à l'autre et permettraient de remplacer cent hommes par dix ; si tous les dépôts avaient des pétrins mécaniques ; si l'emploi des femmes se généralisait à la caserne pour la cuisine, les écritures, etc.

Enfin, il faudrait atteindre les chômeurs et les chômeuses par des mesures de rigueur et, à ce propos, nous finissons par une anecdote :

Un sous-préfet de nos amis voit arriver chez lui deux fermiers de cinquante ans, très solides, accompagnés de leurs bruns, quatre gaillards de vingt à vingt-cinq ans.

— Nous venons demander qu'on nous donne quatre soldats pour couper notre foin. Il va se gâter ! Il ne nous faudrait ces hommes que trois jours ou quatre.

— D'où êtes-vous ?

— De X... (une commune à 60 kilomètres de la sous-préfecture, desservie trois fois par semaine par une patache !)

Les deux fermiers étaient partis la veille et ne pouvaient être revenus chez eux que le lendemain ; ils ne voulaient jamais comprendre qu'ils auraient pu pendant les trois jours qu'ils avaient perdus pour venir implorer l'administration faire eux-mêmes la tâche pour laquelle ils réclamaient des soldats !

POUR LES ASCENDANTS des militaires tués

Les officiers et sous-officiers peuvent déléguer en faveur de leur femme, de leurs enfants ou de leurs ascendants, jusqu'à la moitié de la solde de leur grade.

Cette délégation peut être ordonnée d'office suivant un décret du 9 octobre 1914, lorsque les militaires mobilisés n'ont pas usé de cette faculté soit par ignorance, soit pour tout autre motif, mais, dans ce cas, ceux-ci ont le droit de ne pas accepter et de faire opposition des la première fois.

Les délégations, librement consenties ou d'office et non révoquées, sont valables pour toute la durée des hostilités, quel que soit le sort du militaire en cause. On voit de suite l'intérêt de ces dispositions libérales, particulièrement pour les familles qui ont le malheur de perdre les leurs.

Un adoucissement est ainsi apporté à leur fortune. Si naturel que ce soit, on ne saurait en souligner et approuver le caractère bienveillant.

Pourquoi faut-il qu'il y ait une ombre de malheurs dans ce tableau ? Il s'agit des ascendants.

Lorsqu'une délégation a été volontaire, ceux conservent leur droit, que leur fils ait été tué, disparu ou fait prisonnier de guerre. Dans les deux derniers cas, ils peuvent encore obtenir une délégation d'office. Mais, lorsque le militaire intéressé figure parmi les listes des tués, ils ne peuvent obtenir la délégation demandée de son vivant. Le motif ? Une décision ministérielle du 1^{er} mai 1915 le spécifie : c'est que le décès aura été présumé avoir pu révoquer la délégation.

C'est donc un simple formalisme administratif qui aboutit à des traitements complètement opposés dans des cas identiques. L'administration de la guerre explique que les dispositions sur matière ont été réglées par des décrets datés du 9 et 26 octobre 1914, qui ont figuré dans l'ensemble des mesures ratifiées par la loi du 30 mai 1915, et qu'il faudrait, par suite, une modification législative pour changer l'état de choses existant.

Cette doctrine peut sembler excessive, car il est constant que le règlement des questions de solde appartient au pouvoir exécutif et que le rôle du Parlement se borne à voter ou à refuser les crédits qui lui sont demandés. Le dernier exemple en est donné par l'augmentation du prêt du soldat ; les Chambres n'ont pas décliné les « sous du poilu », elles ont accordé le budget de leur état présent dans ce but. Aucun tarif n'a jamais été déterminé par un texte de loi.

Quoi qu'il en soit et lors même que l'intervention législative serait indispensable dans cette affaire, il n'y aurait qu'à prendre les voies et moyens utiles.

Les ascendants n'ont aucun droit à pension de l'état actuel. Que du moins la délégation de solde de leurs enfants, pour ceux qui en ont le soin et qui la demandent, les mette, sans exclusion, pendant la durée de la guerre, à l'abri de la misère.

Nous sommes convaincu que le sous-secrétaire d'Etat de l'Intendance, M. Thierry, dont l'esprit élevé de justice est universellement estimé, voudra faire cesser une anomalie réellement cruelle.

Commandant V...

SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre et les soldats convalescents

DIXIEME LISTE

Compagnie Le Soleil	100
Compagnie L'Atèle	100
Mme Bouysse	100
Compagnie La Préservatrice	100
Société Métallurgique de l'Arège	100
Mme J. Heartfield	100
MM. Deslandes	100
Alfred Maupas	100
Magasins Généraux	100
MM. F. Baptesse et Cie	100
Mme Mollex	100
MM. Standish	100
Poulin	100
Jacquin	100

Total des listes précédentes.. 19.241 50

Total général.. 20.241 50

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour les frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

IMPRESSIONS DE RUSSIE

Une grande artiste pendant la guerre : M^{me} Kchéinska

Un admirable élan de patriotisme et de solidarité nationale a soulevé depuis le début de la guerre le monde artistique russe. Dans cet élan, l'âme slave a su exprimer avec émotion sa délicatesse, sa poésie, sa charité. Ce furent d'innombrables soirées de bienfaisance. Ce fut la réunion et l'envoi de cadeaux aux soldats du front. Ce fut l'organisation d'un hôpital au moyen de retenues sur les appointements des artistes. Ce furent enfin des queues dans les rues, les plus célèbres artistes ne craignant pas de vendre eux-mêmes des fleurs ou d'autres insignes. Le théâtre et la musique tiennent une grande place dans la vie des Russes. Eh bien ! cette place, le théâtre et la musique ont encore occupée dans la guerre sous une forme nouvelle, grâce à leurs plus illustres représentants.

Parmi tant de dévouements, il n'en est pas de plus louable que l'activité infatigable dont fait preuve, depuis le début des hostilités, sans un moment de défaillance, Mme Kchéinska.

Dès les premiers jours du conflit, la célèbre étoile du ballet impérial avait abandonné sans hésitation son rôle. On sait, en effet, que Mme Kchéinska s'était retirée du théâtre. La guerre ayant éclaté, elle est venue continuellement offrir à la direction des théâtres impériaux de signer un nouvel engagement pour toute la durée de la guerre, en se réservant le droit d'abandonner tous les appointements et bénéfices qui lui reviendraient à des œuvres de la Croix-Rouge. Elle est donc une véritable volontaire de la guerre. Et, comme toujours, chez cette grande artiste au grand cœur, cette initiative était d'une haute, d'une élégante simplicité. Portant plus loin encore son activité féconde et désintéressée, Mme Kchéinska, depuis bien deux ans, n'a cessé, outre les spectacles prévus par son contrat, de se dévouer à toutes les œuvres de bienfaisance qui se sont adressées à elle. Il n'est pas une soirée au profit des victimes, des épreuves de la guerre, des combattants russes ou alliés, des besoins de la défense nationale, à laquelle elle n'ait tenu à apporter le concours de son talent et de sa gloire. Car le mot n'est pas trop fort : la Russie artistique, passionnée de danse et de chant, c'est une véritable gloire qui entoure le nom de Mme Kchéinska. Cet effort interrompu a permis à Mme Kchéinska de continuer (pour des sommes dont le total se chiffrait sans aucun doute par des centaines de mille francs, bien qu'elle s'en défende obstinément) aux œuvres de la Croix-Rouge de St. M. l'impératrice Marie Fédorovna et des grandes-duchesses Marie Pavlovna et Olga Nikolaïevna, sans parler des spectacles de bienfaisance proprement dits, organisés dans des buts déterminés et dont les recettes ont toujours été triomphales. Et comment en aurait-il été autrement quand, non contente de rendre à la scène l'irrésistible éclat de son talent, plus jeune et plus souple que jamais, la diadème ballerine nous donnait encore dans *Gianni* et dans *Eros*, deux créations qui complétaient certainement parmi les plus belles de sa carrière et ont fait date dans les annales artistiques russes ?

En dépit des difficultés des communications, malgré la fatigue des voyages, si compliqués par ce temps de guerre, Mme Kchéinska n'a pas cessé de multiplier ses efforts généreux en province, parcourant l'immense empire dans tous les sens, paraissant un jour à Kief, un autre à Helsingfors.

Bien sûr, à sa place, auraient cru par là avoir rempli plus que leur devoir. Mais tous les amis de Mme Kchéinska — et ils sont nombreux en France — connaissent assez son énergie et sa cranerie pour deviner aisément que la grande artiste devait avoir une ambition plus haute encore. Aider au soulagement des blessés, distraire et délasser les combattants, n'était pas assez pour elle. Et après avoir fait connaissance avec le front, où elle est allée

porter jusque sur les positions les plus avancées des cadeaux qu'elle avait voulu réunir elle-même dans ses moments de loisir, elle a décidé d'aller donner durant le cours de l'été



une série de représentations à l'armée.

J'ai eu, à Pétersbourg, le plaisir de causer quelques instants avec Mme Kchéinska. Elle rentrait de son hôpital, où elle venait de déjeuner au milieu de ses chers blessés. Dans son palais, qui est un des plus beaux de Pétersbourg, une admirable demeure remplie de merveilles d'un goût sûr, la maison digne d'une artiste, on pense à ces belles vies, ornées des luxes suprêmes, que connaît la Renaissance en Italie. La ligne si pure, la marche si aérienne, la robe si simple, que tout s'harmonisait avec la sincérité ardente de la parole... Mme Kchéinska parlait de la France, qu'elle a toujours tant aimée, et elle trouvait des accents émouvants, elle me disait que son désir serait d'aller aussi au front français, de paraître devant nos soldats, de leur faire connaître l'art et l'âme de la Russie, — s'il n'y avait son hôpital et ses blessés, auxquels elle s'est profondément attachée. Et soudain, avec sa grande vivacité, sa mobilité d'expression, ses idées prenaient un autre cours et sa voix se faisait dure :

— Ces Allemands, me dit-elle, je n'ai jamais pu me faire à leur lourdeur grossière, à leur culte de la force. Et, pourtant, qui aurait pu les croire si monstrueusement barbares ! Quel abîme ! Que de vies humaines, que de trésors artistiques engloutis à jamais ! Non, non, pas de défaillance. Il faut aller jusqu'au bout, jusqu'à la victoire complète.

Et Mme Kchéinska me rappela cette anecdote. C'était presque au début de sa carrière. Guillaume II avait fait en Russie un voyage officiel. A la suite d'un spectacle de gala auquel avait assisté l'empereur allemand, la jeune artiste, déjà célèbre, fut appelée par le directeur des théâtres impériaux. Visiblement très heureux de la bonne nouvelle qu'il était chargé de lui annoncer, celui-ci lui communiqua que l'empereur allemand avait daigné faire savoir qu'il serait heureux de l'applaudir à Berlin. Quelle ne fut pas la stupeur de l'honorable fonctionnaire, quand la jeune ballerine lui répondit, avec une crânerie insouciante : « Paris, Londres, avec plaisir ; à défaut, tout ce que vous voudrez. Mais pas Berlin. » Et toute insistance resta vaine. « Je ne danserai pas à Berlin » resta (et est toujours resté) le dernier mot de celle qui déjà commençait à faire l'orgueil de la scène, et qui a réuni depuis, dans un art auquel elle a su donner une expression si profondément humaine, toute la fougue ardente et en même temps toute la grâce rêveuse de la poésie russe. — J. B.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi de Portugal a visité hier, dans l'hôpital militaire de l'Armée, à Angra, l'hôpital militaire de la ville de Boimela et a été reçu par le gouverneur de Camargo, né d'Elchinga, et par tout le personnel de l'hôpital.

INFORMATIONS

— M. Maurice Tassinari, agent au 1^{er} d'infanterie, vient d'être l'objet de la citation suivante :
« Le 1^{er} mai 1916, malgré un violent bombardement, a travaillé à dégager son capitaine et cinq hommes blessés. N'a cessé son travail que lorsque le capitaine et un blessé eurent été dégagés et les corps des autres hommes mis à jour. »

MARIAGES

— Avant-hier a été célébré aux Etats-Unis, le mariage de Mlle Hélène Morgan Hamilton, petite-fille de M. Pierpont Morgan, décédé, avec M. Arthur Woods, commissaire central de la police new-yorkaise.
— On annonce le prochain mariage de Mlle Thérèse Rivière, fille de M. Rivière et de madame née Voisin, et petite-fille de l'ancien préfet de police, décédé, avec M. Barthe, actuellement mobilisé. La cérémonie aura lieu au commencement de juillet.
— A Mortain, vient d'être célébré le mariage du docteur des Van der Meulen, médecin adjoint de l'armée belge, avec Mme Thérèse Valley-Desmets.

NAISSANCES

— Mme Jacques Bujer, née Rieders, a mis au monde, le 29 mai, un fils, Jacques.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De Mlle Germaine Roussel, fille de M. Maurice Roussel, ingénieur, et de madame née Van den Berg.
Du jeune Louis Michel, décédé âgé de cinq ans et demi, fils de M. Jules Michel et petit-fils du général Laurens.
De M. Gabriel Le Ber, sous-lieutenant d'infanterie, avocat à la Cour d'appel de Paris, ancien secrétaire de la conférence des avocats, gendre de M. Charles Richet, mort pour la France à Douaumont, le 22 mai.
Du jeune Gérard Baudrier, fils de M. Jacques Baudrier, notaire à Paris, et de Mme, née Fiat.
De M. Pierre Lauraine, engagé volontaire au 118^e d'artillerie lourde, fils de M. Octave Lauraine, député de Saintes, ancien sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre, décédé à Saintes, âgé de dix-huit ans.
De la comtesse de Girardin, née Chammont-Quitry, femme du lieutenant-colonel commandant le dépôt du 7^e chasseurs, à Evreux.
Du comte de Mayol de Lupé, chevalier de la Légion d'honneur (guerre 1870-71), ancien rédacteur en chef du journal *L'Union*, décédé au château de Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or).
Du comte de Broët-Thurin, ancien député à l'Assemblée nationale, décédé en son château de Jattes (Haute-Garonne). Il laisse quatre enfants : le comte Joseph de Broët-Thurin, capitaine au 9^e régiment de chasseurs ; la comtesse de Hammeville, la marquise de Baillou et la baronne de La Bastille.
Du lieutenant-colonel François Gadoffre, du 2^e d'infanterie coloniale, décédé à Nice de ses blessures, dans un hôpital de la Croix-Rouge ; il avait été rapatrié comme grand blessé en février dernier.
Du capitaine Charles, du 1^{er} d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France au combat de Reclignart, le 9 mai.
De M. Alexis Trochan, employé de l'administration du Journal des Débats depuis plus de vingt ans, mobilisé dans les secrétariats d'état-major.
De M. Pierre Barbey, ancien membre du conseil départemental de la Manche, décédé à soixante-dix-neuf ans.
De M. Louis Mailhat, adjoint, mort pour la France le 5 mai.
De l'abbé Charles Lerchbourg, curé de Vincennes, décédé subitement.

L'avance de l'heure légale et le métropolitain

L'avance de l'heure légale, à partir du mercredi 14 juin, n'apportera aucune modification dans la soirée du 14 aux derniers départs des lignes des Chemins de fer Métropolitain et Nord-Sud.
Les derniers trains quitteront les stations terminus le 14 juin à 11 h. 30, heure actuelle, soit minuit 30, heure nouvelle.
Le lendemain, 15 juin, les premiers départs seront écartés à 5 h. 30 (heure nouvelle).

"Excelsior" sur le front

M. le lieutenant R..., du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, nous écrit de Saint-Yrieix :

Monsieur,
Je viens de recevoir votre aimable envoi d'illustrés *Excelsior*, et je vous adresse mes remerciements les plus sincères. Mes jeunes « bleus » vont avoir quelques lectures, et ainsi ils pourront utiliser agréablement leurs loisirs.
En mon nom comme au leur, je vous prie d'agréer, monsieur, avec l'assurance de nos sentiments les plus dévoués, l'expression de notre profonde gratitude.

Nous recevons de M. R..., maréchal des logis de dragons, la lettre suivante :

Monsieur le directeur d'*Excelsior*, Paris,
Monsieur,
Je tiens à vous remercier de l'envoi hebdomadaire d'*Excelsior*. A mes camarades de la popote, ainsi qu'à moi, votre journal a fait passer d'agréables heures. Souvent, lorsqu'il nous arrivait dans nos tranchées de Haute-Alsace, nous nous réjouissions tous de reprendre contact avec la vie civile et intellectuelle.
Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de nos sentiments respectueux.

Tout nouvel abonné d'*Excelsior* ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

ECOLE Boulevard Pétionnière, 19 **FIGIER**
Rue de Rivoli, 63
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc

LES CONTES D'EXCELSIOR

Notre bel amour de demain

C'est un pauvre petit carnet de maroquin vert, souillé de sang, maculé de boue. C'est une humble chose, mais j'en recopie les pages pieusement, religieusement, dévotement, même...

A qui appartenait-il, ce carnet ?... Vit-il encore, le soldat qui traça ces lignes d'une écriture hésitante ?... Qui est-elle, cette Claudie à laquelle il les dédiait ?... Ah ! qu'importe ?... Lui et Elle ne sont, à mes yeux, que les héros quelconques de l'éternelle aventure. Ce n'est pas à eux que je pense, mais à ceux qui s'éveilleront du cauchemar de la Grande Guerre, à celles qui seront leurs fiancées...

Ces phrases si simples, si poignantes, je les dédie à quelques femmes seulement, à une seule femme peut-être, à celle-là qui, en les lisant, saura deviner notre cœur, à nous autres, les combattants, et comment nous le rêvons, notre bel amour de demain !

Ce carnet, un blessé me l'a confié, là-haut, près de Verdun, dans l'arrière-salle d'une ambulance. Il devait, dans son délire, me confondre avec un autre major qu'il connaissait. Il me déclara simplement : — Prenez cela... lisez-le... si Claudie vient, donnez-le-lui avant qu'on la conduise près de moi...

J'emportai le carnet. Le soir même je le lus. Je le transcris ici, sans y changer — faut-il le dire ? — fût-ce un mot, un point, une virgule :

« Claudie, ma Claudie, je suis à l'ambulance. La fièvre me brûle, la douleur crispe mon être, et j'ai besoin d'attacher ma pensée à un souvenir pour lutter contre le désespoir qui me gagne... »

« Je revis, ma Claudie, l'heure exquise où vous m'avez aimé... Le bal était joli... vous étiez délicieuse en votre toilette blanche... Dites, quel vertige ai-je eu, pour oser prendre votre main, me pencher sur votre épaule, vous demander d'être ma fiancée ?... »

« Vous avez été fort troublée. Votre voix tremblait, tandis que vous me disiez : « Il faut parler à papa »... Oh ! je me souviens !... je me souviens !... »

« J'avais prévenu votre père. Je l'ai vu vous attirer à l'écart et j'ai vu ce qu'il vous a dit... Doucement, avec une autorité tendre, sans refuser son consentement, il vous rappelait que Louis, votre cousin, vous adorait... Claudie, votre père vous disait : « Louis est charmant. Il a toutes les qualités du cœur. De plus, c'est un brillant cavalier. Pourquoi choisirais-tu ce Charles, qu'une cicatrice défigure de façon étrange ?... As-tu songé à cela ?... Es-tu certaine de ne rien regretter ? »

« Oh ! Claudie, comme je me souviens bien !... »

« Je crois entendre votre voix. Vous avez répondu : « Louis est charmant... je le sais... Mais il est quelconque. C'est un snob et voilà tout. Et puis, si Charles est défiguré, c'est qu'il a été blessé dans un incendie, en sauvant un enfant au péril de sa vie... La cicatrice qu'il porte, c'est un témoignage de sa vaillance, c'est la preuve visible qu'il saura me protéger... c'est pour elle que je le choisis ! »

« Vous m'avez choisi... »

« Oh ! nos premiers jours de fiançailles, si tragiquement interrompus !... La guerre !... Il a fallu partir... Et j'ai tenu à vous rendre votre parole : vous êtes libre... »

« Claudie, dans le même bataillon que moi, dans ma propre compagnie, j'ai retrouvé votre cousin Louis... Ah ! l'extraordinaire chose que la sympathie jalouse, la curiosité envieuse qui nous a poussés, tout de suite, l'un vers l'autre ! Louis est devenu mon camarade, le camarade de tous les jours, des heures de bombardement et des minutes d'assaut... Vous aviez dit : « C'est un snob ! » Vous vous êtes trompée, ma Claudie, c'est un brave !... »

« Au grand creuset de la guerre, le cœur de ce mondain s'est purifié. Il a brisé la gangue qui l'enfermait. Je l'ai vu battre, je l'ai vu palper à tous les souffles d'héroïsme... Croyez-moi ! J'étais prêt à le haïr et, maintenant, je l'aime... »

« Nous avons fait, tous les deux, notre tâche de soldats. Une rivalité bénigne nous soutenait... Louis a eu la Croix de guerre... Je l'ai eue, trois jours plus tard !... On a épinglé sur sa poitrine la Légion d'honneur ; elle brille sur mon dolman... Ce qu'il a fait, je l'ai fait !... Mais voilà qu'à l'égalier toujours en vaillance, sans le dépasser jamais, j'ai senti naître en moi une peur douloureuse, une peur secrète, pour mon amour, pour notre pauvre amour d'hier... »

« Claudie, vous m'avez choisi parce qu'avant cette guerre j'incarnais, à vos yeux de jeune fille, la bra-

voure, parce que j'étais fort, auprès de vous, faible... Hélas ! hélas ! Louis n'est-il pas, désormais, un brave que vous devez admirer autant que moi ? N'est-il pas, autant que moi, capable de vous protéger ?... Autant que moi ! quelle déception !...

« Ma Claudie, qu'il est étrange le mystère d'une jalousie d'homme !... Pour ne point douter de notre amour, je songeais à cette cicatrice qui me défigure. Auprès de Louis, j'étais presque un déshérité. Ne pouvais-je pas me fier à ce cruel avantage ?... »

« Et puis, l'horrible chose s'est produite... »

« Une même grenade allemande nous a blessés tous les deux. Louis, atteint au visage, portera désormais, comme moi, la plus glorieuse des balafres... Mais lui, dans quelques jours, retournera vers la bataille, tandis que moi, tout à l'heure, les infirmiers en emportant de la table d'opération emporteront un infirme... »

« On m'amputera une jambe. Je vais être le mutilé qu'il faut servir comme un enfant et que l'on doit faire vivre, si l'on veut qu'il vive !... »

« Pourrez-vous m'aimer encore ?... Pourrez-vous me préférer encore, vous qui m'avez choisi pour ma force, vous qui vouliez être ma protégée ?... »

« Ah ! Claudie, Claudie, que je voudrais savoir !... Comme j'ai peur !... Est-ce le délire qui trouble ma pensée ?... Ai-je, au contraire, la terrible clairvoyance que donne la mort voisine ?... »

Elle vint à l'ambulance, cette Claudie, trois jours plus tard. Ce fut moi qui lui remis ce carnet. D'abord, en le lisant, je vis ses yeux s'embuer de larmes... et puis une flamme s'alluma dans ses prunelles, transfigura, d'un reflet inconnu, ses traits... De quelle voix tremblante elle me demanda de la conduire au lit de l'infirme ! De quel ton il l'accueillit, lui :

— Claudie ! Claudie ! Pouvez-vous donc m'aimer encore ?... Pouvez-vous donc encore me choisir ?... Pourquoi ?...

... Et elle le lui dit, ce mystère, dont il cherchait vainement le mot. Elle le lui expliqua, se contredisant divinement, cette jeune fille de l'après-guerre, cette fiancée au cœur changé, cette amoureuse du bel amour de demain :

— Oui, Charles, je vous aime... Oui je vous choisis... puisque maintenant vous êtes le plus faible !...

Marcel Allain.

CHEZ SOI

Il est toujours agréable, en rentrant chez soi, de

quitter la robe imprégnée de poussière et la blouse éripée qu'on a portée sous la jaquette. On fait des robes très jolies et très élégantes en dentelles vraies ou fausses, on même en mélangeant les unes et les autres. Il est rare de ne pas posséder dans ses héritages de famille quelques voiles, châles, barbe ou volant faciles à utiliser. Les robes du soir d'avant la guerre ne peuvent guère être employées que comme fond de jupon, à cause de leur manque d'ampleur.

Le modèle croqué ici est en tulle brodé d'un ton ivoire vieilli ; la casaque entièrement en chantilly noir sera facile à faire dans un châle. Elle laisse apparaître la robe ouie simplement serrée dans une ceinture de taffetas rose, dont les deux pans sont alourdis par un motif en broderie de perles de cristal.



Robe de tulle brodé et chantilly.

Jeanne Farmant.

Faits divers

Une rafle. — De 10 heures à minuit, la nuit dernière, une rafle a été faite dans le neuvième district (10^e et 20^e arrondissements).

Trois points ont été particulièrement surveillés : les environs de la Bastille et de la place Voltaire, le carrefour des quatre arrondissements et le boulevard de Belleville.

Un millier d'individus ont été interpellés et mis en demeure de montrer leurs papiers et de faire connaître leur situation militaire. Une vingtaine d'arrestations ont été opérées, parmi lesquelles des militaires inconnus ou en absence illégale et des étrangers dépourvus des pièces réglementaires pour séjourner en France.

Tramway tamponneur. — Vers 9 heures 1/2, hier matin, en face du numéro 7 de l'avenue de la République, un tramway de l'Est-Parisien, ligne Opéra-Pavillonna, a tamponné un camion chargé de pièces de vin.

Le conducteur de ce dernier véhicule, M. Rogues Houssan, âgé de cinquante ans, demeurant 64, rue de Tolbiac, a été blessé à la tête. Plusieurs rats ont été dérangés. La circulation des tramways a été interrompue pendant une demi-heure.

Les "vient de paraître"

Les Débris de la guerre, par MAURICE MAETERLINCK (Engène Pasquelle).

Maurice Maeterlinck, qui aime l'Allemagne — il rappelle en sa préface, — la hait aujourd'hui d'une haine éternelle : « En écartant la haine, j'aurais tué l'amour. » Et, servi, porté par cette haine, il parle de la Belgique blessée et de son roi héros, du drame belge, des patries aliées, de ceux qui se battent, de ceux qui ne sont plus et de cette flamme immortelle qui se réchauffe l'idéal des peuples libres. Enfin, il enveloppe ce beau thème où son livre atteint aux sommets : la vie des morts.

Pourquoi faut-il qu'un cours de quelques pages de Censure ait osé promener son noir ciseau dans cette pensée-lumière ? Qu'importe ! Ce sont là aussi, pour le philosophe, des blessures glorieuses, et elles donnent un plus haut prix encore à ce livre qui ajoute un chapitre bien rivi à la série du Temple enseveli, du Trésor des Humbles et de la Vie des Abeilles.

Une Ame d'amante pendant la guerre, par PILAR DE VALROSE (Perrin et Cie).

Voilà, en vérité, un livre très bien fait. La situation est extrêmement tragique de cette femme que la guerre surprend, partagée entre deux affections, et qui, à tour, presque coup sur coup, est appelée, comme à l'ordinaire, à soigner celui qu'elle aime et qu'elle ne peut pas aimer, et celui qu'elle n'aime pas, mais dont elle a des devoirs. La façon dont le terrible châtiment lui vient est amenée par une progression d'intérêt qui soutient sans faiblesse, et avec un art de romanesque très expert. La guerre aura inspiré bien des romans où le sentiment individuel se greffe sur l'angoisse générale. Celui-ci invente une situation des plus originales. Il n'est nullement banal.

Causeries techniques (sans formules) sur l'aéronautique, par le capitaine du génie DUCRÈS (Librairie Aéro-nautique).

Non, aimons l'Aile bulgare, le plan simple ou double de l'adro qui chassa le Boche dans la ciel de Paris et poursuivit jour sur jour sur la ligne du front. Mais avons-nous fait effort, suffisant effort pour comprendre les raisons qui font de l'homme un oiseau ? Peut-être pas. Aussi bien voici un ouvrage excellent, d'une lecture à la fois facile et amusante, où chacun peut, sans se briser la tête contre d'après problèmes de physique, discerner enfin comment l'aile humaine a pu s'ouvrir, comment elle est devenue maîtresse de l'espace. C'est à mi-chemin de la vulgarisation et de la technique pure, un manuel de connaissances aéronautiques qui mérite hautement d'être signalé dans un éphémère des livres à lire. Le plus beau roman, celui où l'on a les vues les plus élevées sur le monde, n'est-ce pas aujourd'hui celui de l'aviateur ? Profanes et professionnels trouveront en ces « causeries » un plaisir, sinon un enseignement.

Les Jardins-Volières, par ANDRÉ GONART (Librairie académique Perrin).

Ne nous donnons pas de voir un homme de bien s'efforcer, pendant que les halles tuent les hommes d'une cruauté muette qui tue les oiseaux. Non point depuis hier, dit-il, mais pendant tout le cours du dix-neuvième siècle. Les espèces disparaissent, et c'est ainsi, Michel, écrit l'Oiseau. Voici un appel pour nous faire mieux aimer « la fleur qui vole », l'oiseau nécessaire à l'homme, l'aile féérique. Plutôt que les chasses, ces bêtes du ciel, aidons scientifiquement à leur reproduction. Elevons des oiseaux comme nous élevons des arufs. Créons les jardins-volières, cette terre promise à la colombe et à ses sœurs de toutes plumes ! Ce n'est pas un livre de guerre.

Un Mariage en 1915, par M. MARYAN (Henri Gautier).

La situation des mariages de guerre était trop importante aux romanciers pour qu'ils ne se soient point jetés dessus — au moins une demi-douzaine, depuis le premier coup de canon. On a eu la mariée d'avant la guerre, la mariée du 2 août et la mariée du 1 août, avec quelques autres. Voici la mariée de 1915. Elle a pris le temps de la réflexion. C'est une demoiselle forte, en, et encore qu'on en puisse douter, nous n'avons aucunement l'intention de nous gâcher d'elle. Elle est un peu plus, elle est orléanoise : son cœur va à l'un des plus humbles et des plus dignes des Français.

Comment, avec une personne si exemplaire pour l'école, ne pas bâtir un livre in-12, de 304 pages ?

L'Arménie, les massacres et la question d'Orient, par EMILE DOUMERGUE (Éditions de « Foi et Vie »).

Qui ne serait ravi de l'Arménie ? L'auteur dit, en charge de son livre : « C'est un petit manuel à l'usage des amis de l'Arménie. » Du sentiment ? des larmes ? Oh ! mieux que cela. Des faits sanglants, de l'histoire rouge, de l'horrible et du vrai, tout un peuple en croix et, par-dessus le martyrologe des persécutions, les combins des Turcs, des Bulgares, des pangermanistes et des Germains, Abd-ul-Hamid et Goukous, les armées-Turcs, Euxer pachas, autant de monstres et autant de bourreaux. Ce réquisitoire s'achève par une lueur d'aube : l'avenir de l'Arménie. Il dépend des Alliés et puisqu'ils se battent pour toute justice, ils ont le devoir de protéger la Belgique, la Serbie, le Monténégro et les foyers brisés du peuple arménien.

Plais et... Boches, par ANDRÉ BATAILLE (L. Hardy).

En attendant que soit publié l'ouvrage — qui ne manquera pas d'être captivant — où seront réunies les pièces et revues jouées par nos poètes-auteurs, voici que l'un d'eux produit un livre de tableaux qui fut représentée, non loin de l'ennemi, au 25^e d'infanterie, les 23 et 24 mai 1915. C'est un livre gai, et le talent y coule à plein vol.

Le Coupe-Papier.

En feuilletant les Revues

Un très important article de M. Raphaël-Georges Lévy dans la *Revue des Deux-Mondes* sur la question des loyers.

En voici la conclusion :

Certes, les propriétaires doivent prendre leur part des charges nationales et supporter, comme les autres Français, les conséquences de la guerre. Mais il est inadmissible qu'on les prive, même dans l'intérêt public, de ce qui leur appartient, sans leur donner une indemnité. Ils sont prêts à payer des impôts beaucoup plus élevés que ceux qu'ils payaient avant la guerre ; ils s'accontentent même que la feuille du percepteur ne leur ait pas encore apporté l'avis de cette augmentation inévitable, qu'ils connaissent depuis quelques jours par le projet de loi déposé le 18 mai et contenant un programme de création de taxes nouvelles et d'élévation de droits anciens. Ils seront d'ailleurs dégrevés de la portion de la contribution foncière proportionnelle à la perte de revenu qu'ils subiront du chef de la loi actuellement en préparation ; on est ainsi obligé de diminuer les recettes publiques, parce qu'on a tari la source de recettes particulières. Au demeurant, le dégreèvement est insignifiant par rapport à la perte subie.

Pourquoi ne pas faire cesser au mois de juillet prochain le moratoire des loyers, de façon à rétablir le droit commun, en maintenant bien entendu des exceptions pour les mobilisés qui sont au front ? On s'occuperait ensuite de régler la question des termes échus depuis le commencement de la guerre ; les sacrifices imposés aux propriétaires leur sembleraient moins durs si en leur rend pour l'avenir la libre disposition de ce qui leur appartient. Il nous semble que c'est dans cet ordre d'idées que devrait être recherchée la solution du problème.

Ce qui nous inquiète dans cet essai de législation, c'est la fois l'atteinte portée aux principes et les répercussions, inattendues pour le législateur, qu'aurait la loi, si le projet voté par la Chambre était ratifié par le Sénat. Il ne faut pas être dupe des mots ; ceux de propriétaire et de capitaliste ont le don de faire déraisonner de très braves gens qui ne se rendent pas compte de ce simple fait que toute l'organisation économique de notre société repose sur l'épargne.

Pour ne prendre qu'un exemple, aucune des entreprises qui fournissent en ce moment à la Défense nationale les armes, les munitions, les approvisionnements dont elle a besoin, n'auraient pu se constituer sans elle. Or, les bâtiments destinés à l'habitation ne peuvent exister que là où le capital qui sert à les édifier est certain d'être protégé. Ces constructions sont beaucoup plus nécessaires aux travailleurs qui y sont logés qu'aux capitalistes qui y consacrent leurs économies, car ceux-ci peuvent trouver d'autres emplois, et ne sont pas nécessairement condamnés à acheter des terrains et à y entasser des moellons.

D'autre part, la propriété immobilière constitue un élément notable de la fortune nationale, et, par suite, de la matière imposable. M. Ribot, au cours de la discussion, s'opposait à des combinaisons qui eussent grevé d'une façon excessive les propriétaires fonciers, parce qu'il voulait, disait-il, réserver leurs facultés contributives pour l'établissement de ses futurs budgets. Frapper de stérilité les milliards que représente ce domaine serait extrêmement dangereux et parfaitement illogique. Au cours de la guerre on a, avec beaucoup de raison, fait de sérieux efforts en faveur de la fortune mobilière : on a affranchi d'impôt les Bons et Obligations de la Défense nationale, la rente 5 0/0 émise au mois de décembre 1915 ; on a avancé aux Compagnies de chemins de fer les sommes nécessaires pour payer le coupon de leurs titres. Ce n'est pas dans l'intérêt des rentiers ni des obligataires que l'Etat a pris ces mesures, mais dans celui de son propre crédit, qui repose sur la confiance de la richesse publique. Or, qu'adviendra-t-il si une partie de cette richesse, celle qui alimente à la fois le budget du pays et celui des communes, est ébranlée dans ses fondements ? Il est impossible que le Sénat méconnaisse la grandeur du problème qui se pose devant lui : il rétablira, dans la loi sur les loyers, l'obligation pour tous les locataires demandant une réduction de prouver leur indigence, et pour l'Etat d'indemniser les propriétaires, qu'il prive du droit de disposer librement de ce qui leur appartient. C'est là le minimum des corrections qu'il faut apporter au projet de la Chambre. S'il était éternellement dans sa teneur actuelle, une atteinte grave serait portée à notre état social ; elle aurait des conséquences auxquelles n'ont pas songé ceux qui ont voté l'ensemble des cinquante-sept articles de la loi relative aux modifications apportées aux loyers par l'état de guerre.

La petite industrie du bâtiment, par les corps de maçon, charpentiers, maçons, peintres, menuisiers, serruriers, qu'elle groupe autour d'elle, relie encore, dans les villes et bourgs de province, toute une population qui constitue un élément essentiel de la vie locale, qu'il est si important de conserver et d'encourager. Le jour où ceux qui donnent du travail à ces nombreux artisans cesseraient de le faire, nous verrions s'accroître encore le courant d'immigration dans les grandes villes qui est un des dangers du monde moderne. Des considérations de l'ordre social le plus élevé se joignent donc à celles de l'ordre économique pour engager nos législateurs, pendant qu'il en est temps encore, à éviter l'écueil que nous leur signalons.

Dans la *Renaissance* nous relevons cette histoire significative à propos de la « Propagande boche » :

Un nommé José Cata Mateu, marchand de « conserves alimentaires », à Barcelone, inonde le monde de cartes postales où l'on voit des prisonniers en Allemagne se donner un concert à eux-mêmes, au camp de Mauthausen, les canaliseries du pro-bucha. On lit sur ces cartes postales : « Tous les prisonniers vont à Berlin, France, mais on est mieux ici que dans nos franchises ».

Une Française a renvoyé au sieur José Cata Mateu la carte postale avec ces lignes :

« Non, les Français ne disent pas cela. Ce sont les Boches qui le leur font dire. Nous ne préférons pas aux prisonniers allemands un langage humiliant et lâche. La France respecte la dignité humaine, même chez ses ennemis. Elle respecte le soldat qui se bat pour son pays. Elle respecte la pensée des autres, même jusqu'à l'exagération, car elle ne daigne pas faire de propagande. Honte à ceux qui insultent leur ennemi prisonnier ! Chers Français, qui vous êtes battus pour libérer votre sol et pour l'idéal humain, faites un peu de musique pour tromper la faim dont vous souffrez là-bas, avec les pauvres instruments de votre ingéniosité. »

Or, cette carte est revenue à Paris à son expéditeur : le Mateu est inconnu à Barcelone, à l'adresse qu'il donnait pour sienne.

Concluez : c'est bien la propagande boche qui agit, sous le couvert de noms espagnols empruntés aux Bolshéviks du pays.

La Vie Féminine, le véritable journal de la femme. Paraît tous les dimanches. Au sommaire :

L'autre ennemi, Valentine Thomson. — A la Sorbonne pendant la guerre, Arthur Aulard. — Nature, Séverine. — Combat de l'Europe (suite), Louise Compain. — Mayeulag (II), E. Altier. — Silhouettes féminines de la guerre : La dame qui fait des visites ; Guille. — Ce qu'elles disent : Un filleul, André Guesse. — A la « Maternelle » (dessin), Albert Guillaume. — En voyage, Marcelle Capy. — Nos enquêtes : L'assistance aux dévôts d'éclipsés, Marie Gallier. — L'Art au Foyer : Quelques cousins, Mlle Berlin. — Propos de modes : Encore quelques chapeaux, La Poupée Française. — Feuilles jaunis : Rachel, Le Dénicheur. — Nécrologie : Emile Pagnet, G. L. — Nos amis les livres : La maison aux deux, Fanny Clar. — Au théâtre : A propos d'« Ossian » ou les « Bardes », Louis Schneider. — Le coin des gourmandes, Prosper Montagné. — Feuilleton : Prisonniers de guerre, Magali-Boissard.

THÉÂTRES

LES CHANSONS DE FRANCE ONT TRIOMPHÉ EN AMÉRIQUE

Avec Mme Yvette Guilbert, les vieilles chansons de France, qui constituent les plus beaux fleurons de son répertoire actuel, viennent de triompher pendant cinq mois en Amérique et de faire connaître l'éternel esprit, la verve légère, la poétique tendresse, la gaie philosophie et l'ironie souriante qui accompagnent la vertu française, cette vertu qui fut peut-être trop discrète, mais que personne, depuis la guerre, ne conteste plus.

Dans la *New-York Tribune*, un admirateur enthousiaste proclame : « Mme Yvette Guilbert est plus qu'une femme plus qu'une artiste : elle est la France même. » En temps ordinaire, on pourrait croire que c'est aller un peu loin dans l'hyperbole, mais nous vivons à une époque où l'on ne va jamais trop loin lorsqu'il s'agit de rendre un juste et sincère hommage à la France en célébrant d'éloges une des illustrations les plus heureuses de notre théâtre.

Et, de son côté, Mme Yvette Guilbert, qui éprouve une joie sans réserve, nous écrit qu'elle décaheille « des centaines de lettres » où les signataires lui expriment leur amour pour les Français ; elle reçoit « chaque jour des souhaits ardents pour notre victoire prompte. Et c'est un débordement d'éloges, conclut-elle, pour cette France discrète et noble dans sa propagande. » — P. B.

MARDI 13 JUIN

Comédie-Française. — A 8 h. 30, la *Mariage de Hoche*, *Réverence*, *Shylock*. A 8 h. 30, le *Monde où l'on s'ennuie*. Opéra-Comique. — Mercredi, à 7 h. 45, *Madame Sans-Gêne*. Odéon. — A 8 h. Triumphant et *Carotol*. Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, la *Revue* et l'École du platon. Ambigu. — A 8 heures, la *Femme X*. Bouffes-Parisiens. — Samedi, *Mme Bébé* (reprise). Grand-Guignol. — A 8 h. 40, la *Château de la mort lente*. (Matinée mercredi). Gymnase. — A 8 h. 30, la *Charrette anglaise*. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la *Revue*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Flamette*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Vedette de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès) ; *Où allons-nous ce soir ?* (Mal. Jendy et dim.). Renaissance. — A 8 h. 10, l'École du *Libre Échange*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*. Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York*. Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 20.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMA

Olympie (Central 44-66). — A 8 h. 15 et à 8 h. 30, 18 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, le *Roi de la montagne* ; la *Nuit tragique* ; En Abasco. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 12 h. Tél. Marc. 14-73. Cinéma des Nouveautés Anbert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. Omnia-Palace. — *Jaloux de demain* (Mlle Robiane) ; *Chacun son métier* ; *Sur la brèche* ; *En Orient*. Palais-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — La dame au papillon noir ; le Roi de la montagne ; l'Escadre française à Malla.

COURS ET CONFÉRENCES

Lundi 15 juin, à 4 h. 1/2, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Stephen Pichon, sénateur, ancien ministre, et en présence de S. Exc. M. l'ambassadeur de Grande-Bretagne et d'Irlande, conférence sur : l'Effort britannique, par M. André Lebon, ancien ministre.

Petite gazette de la Comédie

Du mercredi 7 au lundi 11 juin la Comédie a représenté : le *Duel*, le *Bonhomme Jadis*, la *Vallée des armes*, la *Mégère apprivoisée* (deux fois), les *Rant-zau* (deux fois), *Primerose*, le *Marquis de Priola*, les *Caprices de Marianne*, *Shylock* (quatrième tableau), *Nicomède*, *Polyeucte*, le *Flibustier* et l'*Étincelle*.

Créé à la Comédie le 21 avril 1852, le *Bonhomme Jadis* est joué tous les ans jusqu'en 1877 ; il reparait sur l'affiche avec Leloir le 2 avril 1887 et reste au répertoire ; Langier joua *Jadis* pour la première fois le 10 septembre 1892 ; après la mort de Leloir et de Langier, Truffier reprend à son tour, le 11 juin 1910, le rôle qui devait appartenir à Siblot le 8 août 1914... et dont il s'empare seulement le 8 juin 1916 ; c'est la 383^e représentation de la comédie de Mürger. Siblot incarne un brave et excellent *Jadis* ; il en traduit la bonté d'âme et la finesse d'esprit ; il n'en a pas acquis encore ce frémissement de jeunesse ardente que l'on sent gronder au fond du cœur du vieillard ; l'enthousiasme chez Siblot est un peu raisonné ; sa gaieté manque d'exubérance ; ceci est l'affaire de quelques représentations...

Enfin, nous avons eu *Nicomède*, cet étincelant chef-d'œuvre que la Comédie affiche si rarement ! Délaissé depuis le 31 août 1861, *Nicomède* avait reparu le 6 juin 1906 avec un triomphal succès. Du jour du 300^e anniversaire de la naissance de Corneille au 11 mars 1915, il n'a été représenté que quatre fois à Paris ! Je me propose de revenir sur la pièce et ses brillants interprètes si chaleureusement acclamés dimanche ; rarement distribution d'une œuvre classique réunit un aussi superbe « ensemble » de comédiens. Peut-être pourrait-on demander à Silvain de ne point tant exagérer ses excellentes intentions en projetant une lumière trop crue sur la sénile faiblesse de Prusias, ce fantôme de roi qui, pareil à l'Argon du *Malade imaginaire*, est prêt, sous l'influence de sa femme, à commettre toutes les lâchetés, toutes les trahisons ; il est vrai que cette espèce d'homme est odieuse quand elle n'est pas grotesque. Mlle Madeleine Roch prête un beau relief à la reine Arsinoë ; ce qui sépare l'épouse de Prusias de la *Régine de Molière*, c'est la qualité du sentiment sous l'empire duquel elle agit : l'absence de son amour maternel pour Attale ; l'éloquence et l'autorité de Mlle Madeleine Roch conservent une certaine noblesse au personnage et justifient son attitude au dénouement. Jacques Fenoux joue avec un art subtil, une science parfaite le rôle de Flaminius. Le Roy est un vibrant Attale, d'abord naïf et bien-tôt généreux. Albert Lambert fils et Mme Weber sont tout simplement merveilleux dans *Nicomède* et Laodice, le premier par l'élégance de l'allure et la mâle fierté marquée qu'il donne à ce d'Artagnan de haut style ; la seconde par la pureté harmonieuse de ses mouvements et le charme pénétrant qui se dégage de toute sa personne ; jamais Mme Weber ne parut plus jeune et plus séduisante.

Comme elle l'avait fait à l'occasion des congés de Pâques, la Comédie affiche deux représentations le lundi de la Pentecôte. La matinée, avec *Polyeucte* et le *Flibustier*, a lieu devant une salle comble ; public enthousiaste ; trop parfois ; souvent à contre-sens ; c'est la contagion. Un double changement dans la distribution de *Polyeucte* : Jacques Fenoux avait joué Nérarque le 6 juin avec une ardeur et une ferveur telles que plusieurs spectateurs déclaraient : « Voilà celui qui aurait dû interpréter *Polyeucte* » ; cette opinion est d'ailleurs la mienne. Lundi Nérarque est tenu par Le Roy qui, avant la guerre, avait maintes fois doublé Louis Delamare ; Fabian, par ricochet, passe de Le Roy à Alcover. Malheureusement, ce jeune homme n'a pas dû répéter... cela se voit ! D'autre part, Le Roy, excellent Nérarque à côté de Mounet-Sully, ne sait pas résister, comme Jacques Fenoux, à l'interprétation lente et pesante de son partenaire ; il alourdit et ralentit lui aussi le mouvement de la scène finale du deuxième acte ; cette fois l'unité du jeu est réalisée... dans l'autre sens !

Une partie du public a furieusement acclamé de Max. Pour moi je lui sais gré d'une sérieuse modification à sa composition primitive du quatrième acte : son *Polyeucte* ne pleure plus lorsqu'il remet Pauline aux mains de Sévère, et ce passage retrouve un peu de son émonvante simplicité.

Mais quelle splendide sensation d'art on éprouve à voir *Polyeucte* au lendemain de *Nicomède* ! Quelle magnifique glorification du génie du grand Corneille ! Et c'est aussi un véritable régal d'applaudir le souple talent d'Albert Lambert fils et de Mme Weber aussi admirables dans Sévère et Pauline que dans *Nicomède* et Laodice. Quant à Silvain, le rôle de Félix — qu'il joue depuis le 15 décembre 1878 ! — restera un de ses plus beaux et plus mérités succès.

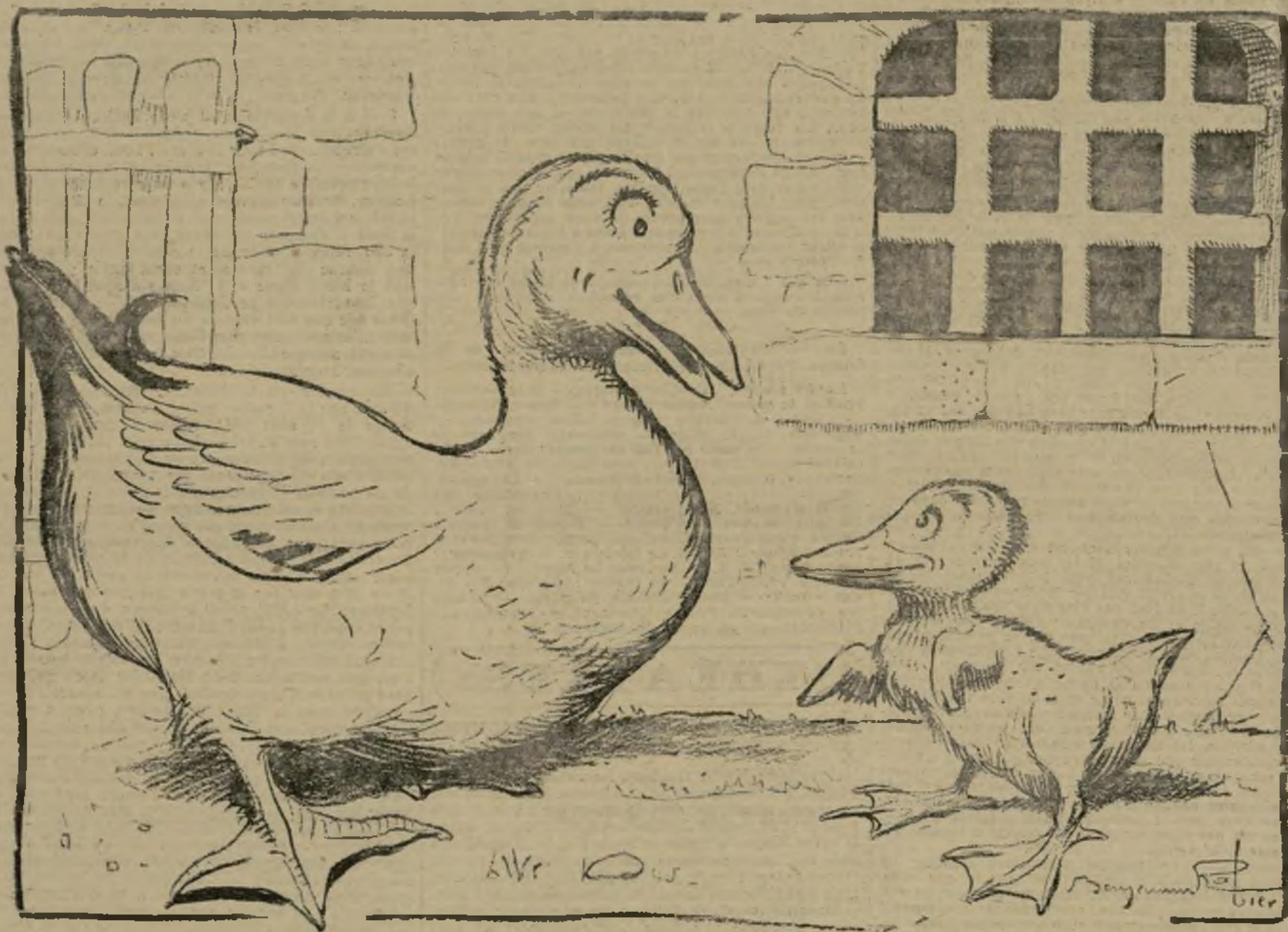
Emile Mas.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

FIÈRE RÉPONSE, par BENJAMIN RABIER



-- Comment veux-tu finir, petit... à la Rouennaise, rôti, ou en conserve pour le front ?

-- Je veux qu'on m'engraisse pour la victoire !..

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 13 JUIN 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE PREMIER

L'étrange énigme.

A nouveau, terrassé par le doute affreux qui, la veille, l'avait longuement obsédé, Perry tourna les talons. En chancelant, il prit le chemin des fonderies...

Dans la coulée de son regard, une phrase, en lettres de feu, s'inscrivait tragiquement :

« Il y a un traître dans ma maison !.. »

Un frisson lui secoua les chairs.

Soudain, il s'arrêta de marcher et resta quelques secondes absorbé dans ses pensées...

Après quelques instants de réflexion, il prit le parti, des son retour auprès de John Argirh, de lui parler, de lui dire quelles craintes le tenaillaient...

Il reprit sa course, hâtant le pas, presque courant.

Lorsqu'il franchit le seuil de l'entrée des fonderies, l'employé, préposé au dépouillement de la correspondance, vint à sa rencontre, tout courant, et l'avertit que sir Argirh venait de téléphoner pour savoir s'il était déjà arrivé. Au cas où il ne serait pas encore là, avait-il bien recommandé, qu'on n'oublie point de le prier de se rendre tout de suite à la cabine n° 2.

Perry s'empresse de gagner la cabine indiquée.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Il eut à peine le temps de porter le cornet de métal à son oreille que déjà la voix de John Argirh se faisait entendre, brève, tranchante, impérative comme jamais encore elle ne l'avait été.

— Allô, c'est toi ?..

— Allô, oui, c'est moi... mais je ne vous entends pas très distinctement...

Sans faire attention à ce que venait de lui dire James Perry, la voix de John Argirh, baissant d'un ton et devenant soudain un murmure, poursuivit :

— Je viens de recevoir de mes mystérieux ennemis un « sans-fil » envoyé à l'aide de notre code particulier...

Perry, en entendant cela, sursauta et étouffa une exclamation de stupefaction.

Ce code particulier, John Argirh, lui et les capitaines de leurs transports étaient seuls à en connaître les secrets.

Les officiers de marine commandant à bord des paquebots de l'Argirh-Mineray's C^e étaient au-dessus de tout soupçon... Qui pouvait bien alors avoir surpris les formules du code secret ?

Le mystère s'épaississait...

La voix de John Argirh poursuivit après un silence :

— Evidemment, on renouvelle la menace de ce matin... Ce n'est même plus un conseil que l'on me donne, c'est un ordre... Ah ! les coquins sont très forts tout de même...

— Et alors ? questionna Perry, la gorge étranglée.

— Il faut que je réponde sans délai... Ton avis ?..

Fort troublé et profondément étonné que son oncle prenne ainsi, par téléphone, conseil de lui, au sujet d'une question aussi grave ; étonné plus encore qu'Argirh s'en remette à ses modestes lumières avant de prendre une si importante décision, lui qui avait l'habitude de ne consulter personne, même lorsqu'il s'agissait de choses de modeste importance, Perry répondit, après une seconde de réflexion :

— Vous êtes le maître en toutes choses... Il y a quelques instants vous avez résolu de ne pas vous inquiéter de cette menace, de la mépriser,

de ne pas même essayer de découvrir d'où vous venait ce coup vraiment inattendu... Et vous étiez décidé à signer le plus tôt possible avec les Alliés... Devant cette nouvelle et très grave menace, il me semble que vous pourriez réfléchir...

— Oui, tu as raison...

— Voulez-vous que je donne des ordres aux ateliers de montage, aux fonderies ?

— Non, va m'attendre dans mon cabinet blindé... je t'y rejoins dans quelques minutes...

— J'y cours... Moi-même, j'ai une communication des plus urgentes à vous faire...

— A quel sujet ?

— Au sujet de certains malaises, auxquels je suis en proie, depuis quelques jours, et qui m'inquiètent d'autant plus que leur apparition coïncide avec ces menaces et ces fuites dont nous sommes victimes...

— C'est bien : à tout de suite...

Perry s'empresse de se rendre dans les différents ateliers de l'usine où se fabriquaient les canons de gros calibres et où l'appelait son service. Sitôt qu'il en eut fini avec les contremaîtres, les ingénieurs, il se dirigea en hâte vers l'endroit où s'élevait le petit et trapu pavillon dans lequel John Argirh avait installé ses laboratoires personnels et son fameux cabinet blindé.

CHAPITRE II

La mort lente ?..

Comme James Perry venait d'ouvrir — au moyen d'une minuscule clef en platine, clef dont ils étaient seuls, Argirh et lui, à posséder un exemplaire — la porte de l'assez mystérieuse demeure, la cloche de la chapelle d'Argirh — qui lançait dans le ciel d'une pureté infinie son premier appel aux fidèles qui n'attendaient que le signal pour se rendre au saint Office du dimanche...

Perry, qui était un fervent catholique, fit le signe de croix avant de disparaître dans le nombre du vestibule assez spacieux qui conduisait

LES SPORTS

CYCLISME

1. Critérium de l'U.V.F. à Lyon. — Cinquante-neuf coureurs participèrent dimanche à la course Lyon-Rhône (170 kil.). Classement : 1. Deruyter (Belge), en 6 h. 10 m.; 2. Maniet, à une demi-roue; 3. Jussere, à deux longueurs; 4. Seydoux, 5. Ippia, 6. Noël, 7. Guet, 8. Grellet, 9. Colin, 10. Guiraud, etc. Parcours dur et routes mauvaises.

Un concours entre les « Poilus artistes ». — L'U.V.F. a décidé de remettre une médaille à tous les cyclistes décorés de la croix de guerre à songé, pour la bague de cette médaille, à faire appel aux artistes « poilus », et c'est entre eux qu'un concours est ouvert, à cette condition qu'ils soient actuellement sur le front.

Le raid des Audax de 300 kilomètres. — L'Audax Club Parisien organise, pour les 17 et 18 juin, une épreuve de 300 kilomètres. Seuls peuvent y participer les cyclistes possédant leur brevet d'Audax cycliste. Pour s'engager, les concurrents doivent faire parvenir, en même temps que leur nom, prénoms, adresse, numéro d'insigne, une bonne photographie récente, sur papier souple d'environ 4 centimètres sur 3 centimètres, tout accompagné d'un mandat de 1 fr. 60 au nom de M. Maître, Audax Club Parisien, brasserie Mollard, 113, rue Saint-Lazare. Cette somme n'est remboursable en aucun cas.

Un nouveau champion en Hollande. — Un jeune coureur hollandais, Moeskops, vient de se signaler en plusieurs occasions, par sa réelle valeur. Sa dernière course fut effectuée au vélodrome de Scheveningue, le 21 mai. Il remporta Schilling, troisième du Grand Prix de Paris en 1910 et l'un des meilleurs coureurs européens, et le battait facilement dans un match à trois, disputé en trois manches sur 1.000 mètres. Le troisième concurrent, Van Nek, champion de Hollande en 1914, se classait deuxième.

LAWN-TENNIS

Les Championnats internationaux. — Une trentaine de parties comptant pour le Championnat de France international de lawn-tennis ont été disputées, dimanche, sur les courts du Stade Français, à la Pâssanderie, dans le bois de Saint-Cloud. La partie la plus suivie fut celle où Hirsch-de Morsincourt (Janson) Almina Weiss-Champion (Louis-le-Grand) par 6-5, 8-6, 6-4.

BOXE

Les débuts de Badoud en Amérique. — Le champion d'Europe des poids welter, Albert Badoud, vient de livrer son premier combat aux Etats-Unis, au Broadway Sporting Club de New-York. Son adversaire fut Frank Longhrey, dans un match en dix rounds, distance trop courte pour notre compatriote qui fut dominé aux points.

Badoud, pour prouver ce qu'il vaut, demande une rencontre avec Jack Britton, prétendant au titre de champion du monde de la catégorie depuis sa victoire sur l'Anglais Kid Lewis.

Communiqués

La Mission de Coordination des Secours aux Armées d'Orient. 69, rue de Richelieu, Paris, serait heureuse de recevoir : 1° Lunettes jaunes et fumées, moustiquaires; 2° Articles d'alimentation : vins, boissons rafraichissantes, alcool de menthe, citronnade, coco, sels de Vichy, eaux minérales, chocolats, confitures, gâteaux secs, etc.; 3° Chaussures de ruban, serviettes, flage (pus de linge), espadrilles, lacets,

fil, aiguilles, boutons, bretelles, imperméables, etc.; 4° Articles de fumée; 5° Couteaux, couverts et glaces de poche, rasoirs, brosses à cheveux et à dents, éponges, savon, pâte dentifrice, graisse pour les pieds; 6° Boussoles, réchauds à alcool, sifflets, briquets, lampes électriques de poche; 7° Jeux, livres, revues et illustrés; 8° Papier à lettres, enveloppes, porte-plume, plumes, stylographes, crayons-encres, etc. Nos braves soldats réclament constamment de menus objets de ce genre qui sont hors de prix à Salonique.

La Comité de Coordination des Secours aux Soldats. 87, rue Saint-Dominique, à Paris, organise au profit de son œuvre une vente de charité. Cette vente aura lieu les 20, 21 et 22 juin, dans les salons du Cercle de l'Union Artistique et Littéraire, 7, rue Volney. Elle sera agréementée d'une partie artistique avec la gracieuse concours des principales artistes des théâtres et concerts de Paris.

L'inauguration de l'Ecole de Rédaction professionnelle des Blessés et Malades de la Guerre. par M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé militaire, aura lieu au Grand Palais, le jeudi 15 juin 1916, à 2 h. 1/2 précises.

L'exposition organisée par l'Œuvre de Secours aux Exilés dévotés aura lieu à la Halle d'Agriculture, 81, rue de Grenelle, et sera ouverte au public les 15, 16, 17 et 18 juin, de 2 heures à 6 heures. Elle comprendra les envois faits à l'Œuvre par tous les diocèses de France pour nos Aiglons tombés au champ d'honneur. Cette exposition sera inaugurée demain mercredi par S. Em. le cardinal Amelot. L'entrée est exclusivement réservée ce jour-là aux membres de l'Œuvre, munis de cartes d'invitation.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux
CONVALESCENTS,
ANEMIEES,
NEURASTHENIQUES,
Etc., Etc.

Des Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
à RUE VIVIANE, PARIS.



CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Relations directes entre Paris-Quai d'Orsay et Murat, Le Lioran, Vic-sur-Cère, via Bort et Neussargues. — Afin de faciliter l'accès de la pittoresque région du Cantal, la Compagnie d'Orléans a établi un service direct rapide de toutes classes entre Paris-Quai d'Orsay et Murat, Le Lioran et Vic-sur-Cère via Bort et Neussargues.

Aller (à dater du 1^{er} juin 1916) : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 05, arrivée à Bort à 8 h. 05, à Neussargues 8 h. 17, à Murat 8 h. 33, au Lioran 9 h. 26 et à Vic-sur-Cère 10 h. 21.

Retour (à dater du 2 juin 1916) : Départ de Vic-sur-Cère 16 h. 18, du Lioran 17 h. 30, de Murat 17 h. 37, de Neussargues 18 heures, de Bort 19 h. 58. Arrivée à Paris-Quai d'Orsay 6 h. 23.

RIDES, CICATRICES, TACHES. Traitements VEROLE de Petite et Grande Vérole. Pour les deux, voir M. P. HERZOG, Le Raincy, Paris.

Laxatifs et Dépuratifs GRAINS DE VALS

2²⁵ le flacon pour 4 mois
1²⁵ le 1/2 flac. pour 2 mois
0⁵⁰ la pochette pour 3 semaines

franco domicile monde entier.

64, Boulevard Port-Royal, Paris et 1^{er} Phleg.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIERE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{de} Qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grand Magasins de Paris et les Magasins de Chaussures, Nouveautés, Sport, etc.

Gros : La Touriste, Paris.

CHEMINS DE FER DU MIDI

La ressource des Pyrénées. — A tous ceux, Français et Aliés, qui cherchent un lieu de villégiature pour l'été, la région des Pyrénées offre, plus qu'ailleurs en France, l'incalculable ressource de ses villes d'eaux, aussi bien balnéaires que thermales, de leurs thermes que par la pureté de leur air et la beauté lumineuse de leurs paysages enchanteurs. Ce sont d'abord, en traversant la zone de la Côte d'Argent battue par les vagues de l'Atlantique, les plages de Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye; et, de l'autre côté, au succédant au pied des rochers de la Côte Vermelle, devant la mer bleue, les ports et les localités pittoresques de la Nouvelle, de Lafranqui, d'Argelès-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres, de Banyuls-sur-Mer.

Puis, de l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées en une ligne presque ininterrompue, entrecroisée dans ses hautes montagnes de fraîches stations balnéaires dont les plus renommées restent Nax, Cambo, Pau, les Bains-Rouges, les Bains-Chaudes, Lourdes, Argelès-les-Bains, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur, Gavarnie, Barèges, Bagnères-de-Luchon, Luchon, la reine des Pyrénées, reliées au vaste plateau de Superbagères (altitude 1.800 mètres) par un chemin de fer électrique qui fonctionne régulièrement à partir du 1^{er} juin, Capvern, Ax-les-Thermes, Molliz, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains.

Les relations avec la Côte d'Argent, la Côte Vermelle et les Pyrénées sont facilitées, pendant la saison, par la circulation des trains express de jour et de nuit comportant des voitures directes, wagons-lits et wagons-restaurants.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

à l'escalier menant au premier étage, où étaient installés son bureau et le laboratoire de sir Argirh.

Il était exactement neuf heures dix-sept minutes lorsque Perry reforma derrière lui la porte de son cabinet.

Comme cette pièce ne possédait pas de fenêtre, et fut au milieu de la plus complète obscurité qu'il chercha le bouton du commutateur électrique.

Soudain, des flots de lumière tombèrent sur lui. C'était toujours avec une joie profonde qu'il se retrouvait dans cette atmosphère sévère de travail.

Il se dirigea vers cette table devant laquelle il était tant de fois assis depuis dix ans qu'il était secrétaire de son oncle et compulsa, avec une sorte de frénésie, les rapports, les plans, en tas, sous ses yeux.

D'un geste machinal, il prit une cigarette dans l'étui que lui avait rendu le portier...

Son regard s'arrêta longuement sur ce bijou d'orfèvrerie...

Sa cigarette allumée, il fouilla dans la poche de son veston et en tira la fameuse enveloppe...

En la palpant, tout en en vérifiant le contenu, — il était intact, — il murmura :

— Oui, il vaut mieux que je me confesse à Argirh... C'est bête... Argirh éclaircirait certainement ce mystère...

Comme il lançait vers le plafond une longue bouffée d'odorante fumée, il trouva...

Le timbre d'appel de l'appareil de télégraphie sans fil venait de retentir...

James Perry quitta d'un bond sa table et vint ouvrir, à l'aide d'une petite et mince clé qu'il introduisit dans un chas de cuivre dissimulé sous un coin de boiserie, une petite armoire blindée.

Dans cette armoire, se trouvait caché l'appareil de télégraphie sans fil.

apparente, que cette porte s'ouvrait, grâce à un mécanisme secret et que, s'il lui venait à l'esprit qu'il n'était pas sûr de lui-même, une véritable muraille d'acier venait, en glissant de bas en haut, dans d'invisibles rainures, en défendre l'accès.

James Perry sortit de l'armoire un léger casque muni de deux écouteurs qu'il fixa, avec soin, contre ses oreilles.

Après quoi, il consulta machinalement son chronomètre, alluma une autre cigarette, et le plus dogmatiquement du monde, en apparence du moins, attendit le second appel de son correspondant.

Son attente fut de courte durée.

En effet, il n'était pas aux écoutes depuis cinq minutes que le premier grésillement se fit entendre.

Immédiatement, il envoya à travers l'espace la réponse conventionnelle : O. O. V.

Mais à peine eut-il noté les premiers signes de la correspondance aérienne que ses traits s'allongèrent au point de laisser croire qu'un malaise subit venait de s'emparer de lui.

Une pâleur cadavérique couvrit son visage.

Par quelles folles émotions, le malheureux, depuis la veille, ne passait-il pas!

C'est en tremblant que sa main courait sur le papier de son calepin qu'il faisait un effort presque surhumain pour conserver entre ses doigts gourd de tout le froid de glace qu'il envahissait de la nuque aux talons...

L'appareil ayant cessé de fonctionner, Perry traduisit :

A... sir... Argirh... ne... signez... pas... avec... Aliés... Qu... miss Edith Argirh... à... cette... heure... en... notre... pouvoir... disparaîtra... dans... trois... jours...

James Perry étouffa un cri de rage... Une pourpre de colère impuissante ensanglantait sa face ravagée par l'angoisse.

Toujours cette voix de haine...

Sans cesse, cette menace menaçante... Perry sentit grandir en soi et plus terriblement que jamais, une crainte l'étrange... Il laissa couler sa tête sur le dossier du fauteuil où il était maintenant plutôt étreint qu'assis...

Une vision de beauté, de charme infini passa, avec la rapidité de l'éclair, devant ses yeux embués par un brouillard de larmes...

L'image d'Edith Argirh, sa cousine bien-aimée, venait de lui apparaître dans tout l'éclat de son charme... C'était à elle que les misérables menaçaient, maintenant, de s'en prendre...

Un spasme douloureux, atrocement, le fit se dresser, d'un bloc, à la pensée que cette fleur délicate dont il avait pieusement, dévotieusement, fait son idole chérie, était peut-être à la veille de devenir la victime de sinistres bandits...

Edith Argirh, à l'heure présente, était au pouvoir des ennemis de son père!

Affolante révélation!

Il jeta à la volée, les écouteurs dans l'armoire, et courut jusqu'à la porte qui, de son bureau, lui permettait de communiquer avec le laboratoire de sir Argirh, non sans avoir, au préalable, fait manœuvrer le petit pont mobile qui reliait les deux pièces.

Cette porte ouverte, Perry se trouva devant un trou béant, profond de dix mètres environ et qui séparait son bureau de la pièce voisine comme un chemin de ronde sépare une prison des chemins de liberté.

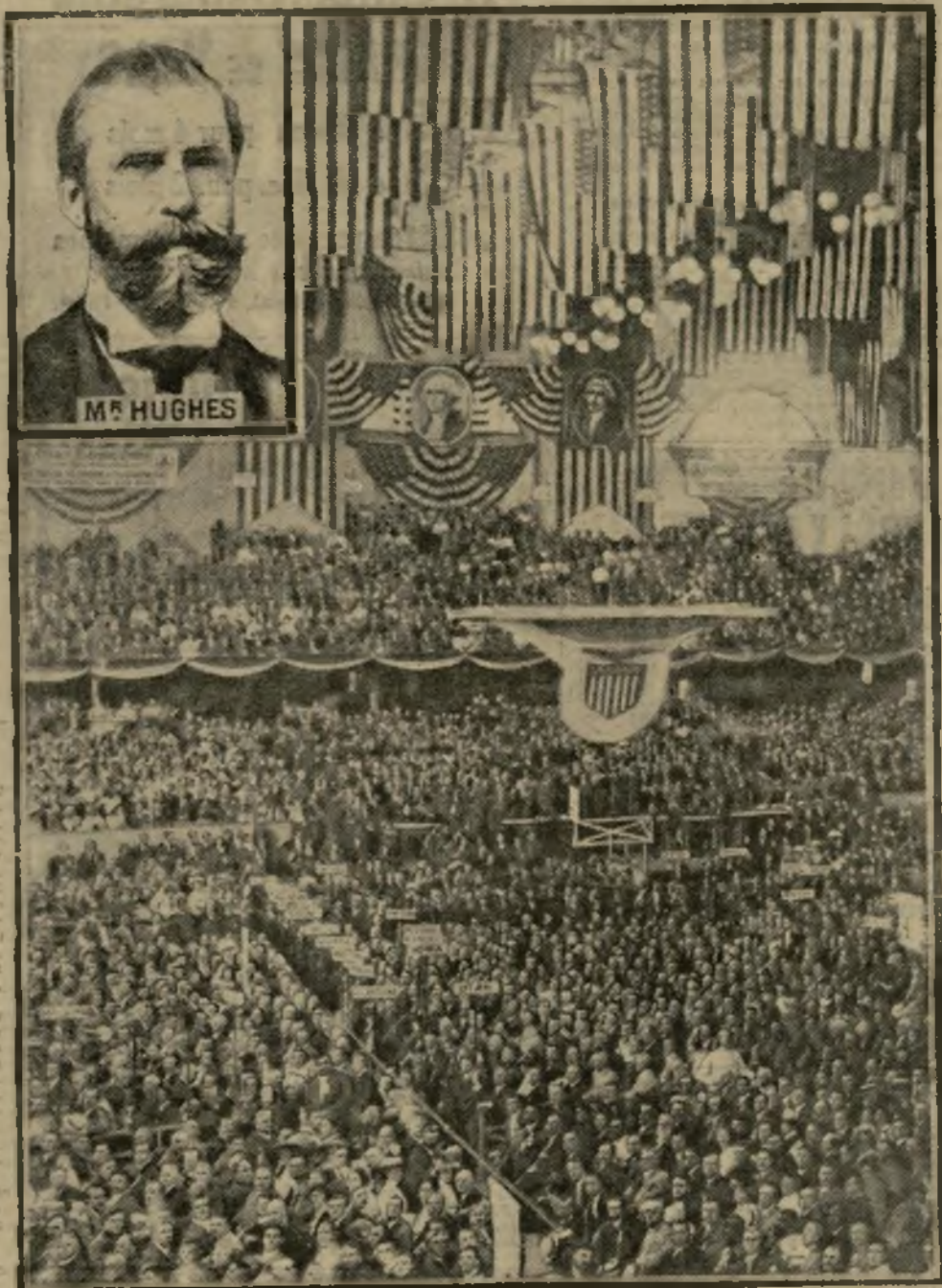
D'une main inquiète, il appuya sur un bouton électrique dissimulé sous une moulure et qui commandait le défile de l'ascenseur faisant monter des caves la plateforme grâce à laquelle on pouvait alors atteindre la porte du laboratoire de sir Argirh.

Quelques secondes d'attente, et Perry se pencha anxieusement sur l'étroit abîme.

La plateforme ne montait pas.

(A suivre.)

Une assemblée de la "Convention de Chicago"



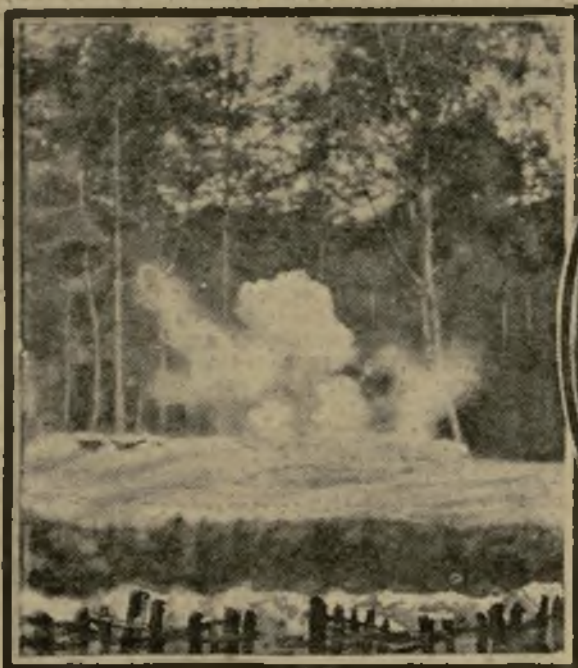
La Conférence de Chicago, pour la désignation du candidat « républicain » à la présidence des Etats-Unis, s'est tenue dans la salle historique qui vit déjà plusieurs congrès de ce genre, notamment celui de 1912, où Théodore Roosevelt exposa pour la première fois la doctrine d'une « discipline du parti républicain ». C'est là qu'il y a quelques jours M. Ch. Evans Hughes a été désigné par la majorité des votants.

Le prince de Galles, capitaine de la garde



Le prince de Galles, qui est resté longtemps sur le front d'Orient, est rentré en Europe et vient de recevoir la décoration de la « Croix militaire ». A cette occasion, nous publions ici la photographie du prince portant l'uniforme d'officier des grenadiers de la Garde (tenue de campagne).

Trois aspects d'éclatement d'une grenade



La grenade n'est pas encore passée d'actualité. Au contraire, il n'est pas de jour où, sur toute la longueur du front, elle ne soit d'une aide précieuse à nos poilus, entre lesquels, aux heures de repos, sont organisés des concours de lancement de ce projectile. Voici, pris récemment d'une tranchée de première ligne française, trois aspects de l'éclatement d'une de nos grenades dans la tranchée ennemie.